



BUFFALO-BILL

Un Voyage fatal.

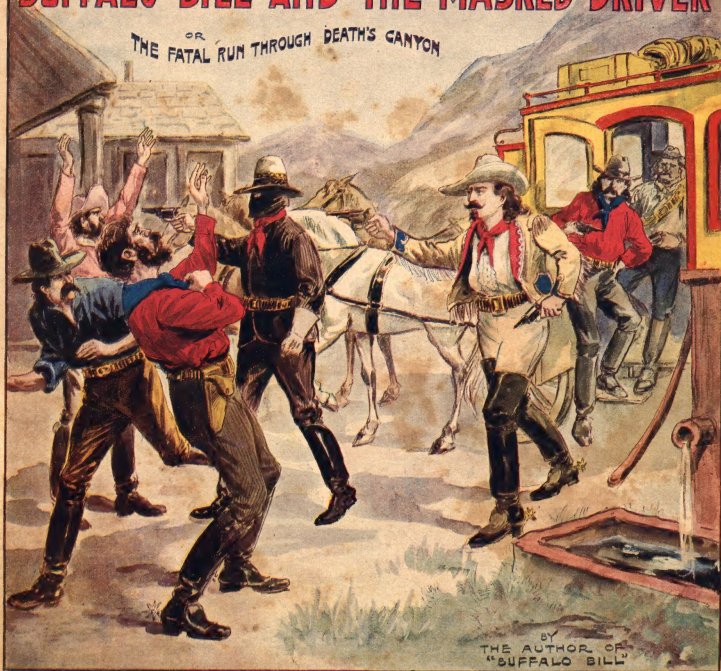
Seule édition originale autorisée par le Col. W. F. CODY, dit Buffalo Bill.

No. 58.

Prix: 25 Centimes.

BUFFALO BILL AND THE MASKED DRIVER

OR
THE FATAL RUN THROUGH DEATH'S CANYON



BY
THE AUTHOR OF
"BUFFALO BILL"

George tira sur Buffalo Bill et le manqua, mais la balle de l'éclairneur perça la poitrine du bandit.

POUR LA PUBLICITÉ DANS **BUFFALO BILL**

S'adresser à M. A. L. STOFFEL, 32, Rue Rodier, Paris (9^e)



Plus d'OBSTACLE que nous arrête, qui nous empêche de réussir dans la vie, de nous créer selon nos goûts et notre maîtrise... Conscience, responsabilité, prise ou détournés, Héritages capés, situations occupées, etc. Comment abolir la formidable guigne? Supprimez l'Obstacle, modifiez le sort par les moyens que la magie et les sciences maudites mettent à votre disposition! - Obtenez le bonheur personnel, la fortune assurée, l'amour vainqueur, la vie facile, la santé parfaite, la jeunesse éternelle, la jeunesse éternelle, la jeunesse éternelle.

Pour la brochure explicative, écrire à
MOORY'S, le fakir, 19, rue Mézargen, Paris.

INSTITUT DE BEAUTÉ

du Professeur Joë GILSON'S

21, rue d'Abbeville, 21

MASSAGE -- MANUCURE -- PÉDICURE

- OBÉSITÉ -

Tous les jours de 10 heures à 8 heures

ENFIN ! c'est TROUVÉ !

Le Dépilatoire **LE FAUCHEUR** supprime radicalement *dupets, poils, moustache, barbe* la plus forte. **Inoffensif**. Pas la moindre irritation, rougeur, ni démangeaisons. - F^{rs} 3,50. F. Gandon, 32^{me}, r. d'Orsel, Paris



Le Meilleur Journal Financier

est celui qui donne toutes les semaines, avec tous les cours de la Bourse; 1° les avis motivés de hausse et de baisse de tous titres; 2° un avis spécial par lettre ou par dépêche à l'approche d'un événement important devant influencer les valeurs; 3° la liste de 1° tirages et coupons à payer; 4° les renseignements circonstanciés sur 1° valeur.

Gazette Bourse Paris 2 rue d'Amboise

La Meilleure CHUTE DES CHEVEUX. follicules, Pe-
Spécialité e... iade, Deman-
geaisons et l'... chet du cuir chevelu, c'est sans contredit
LA POMMADE PHILOLOME VELOUTÉE, que son Invent. E. GRAND-
CLEMENT, ph... à Orgelet (Jura) enverra franco à nos lect-
eurs 2 fr. m... ou 2 fr. 10 limb. Dépôt dans toutes Pharmacies.

Avis aux Lecteurs

Bien venu qui apporte, telle est la devise de la Maison OSTARA-VERLAG, maison réputée pour sa bonne foi. C'est pourquoi nos lecteurs ne manqueront pas de se faire envoyer, moyennant Fr. 1.50, la charmante collection de Cartes postales illustrées. **Tout acheteur a la chance de gagner un prix magnifique, en trouvant la solution de la question posée.**

!! Expressément pour les Lecteurs de ce Journal !!

Pour faire connaître nos fabrications dernier cri, nous donnons une très belle

**C'est le Premier
qui a la Chance**

Collection de 20 Cartes Postales Artistiques de différents genres, coloriées à la main, à toute personne qui nous enverra 1 fr. 50 en mandat, en timbres-poste ou en bon de poste, et 25 cent. pour la douane. Notre Collection contient aussi les plus belles Nouveautés comme **POISSON D'AVRIL** et Cartes de **PAQUES** (Prix de vente 5 fr.)

Nous
offrons
en plus

MILLE PRIX GRATIS

à tous les acheteurs qui nous enverront la solution juste de notre question en y joignant cette annonce découpée. La distribution des prix aura lieu immédiatement après la réception de la millième solution. L'heureux gagnant s'a que le port à sa charge.

CHACQUE ACHETEUR DE LA COLLECTION devinant notre question dont les lettres horizontales représentent, bien placées, les noms de quatre grandes villes, recevra un de nos nombreux magnifiques prix, composant de

1 SALON-PIANO en Noyer
9 BICYCLETTES de Première Marque

QUESTION
posée pour le Prix :

N	E	R	L	I	E
I	N	E	V	E	N
N	O	L	U	O	I
D	I	R	D	A	M

8-37

S'adresser au
plus vite à

Direction **OSTARA-VERLAG**, à **Friedenau 20**
(Allemagne).

N. B. — Les lettres pour l'Allemagne s'affranchissent à 25 cent.

Si **CHEVEUX** sont GRIS
vous ou BLANC
ils reprendront, en une seule application
LE TRÈVEINE de **L. ROYER**.
leur couleur primitive et naturelle quelle qu'en soit la nuance; du blond clair au plus beau noir.
1^{re} et 2^{de} mandats (francs) : 3/65 et 1/65.
Joindre échantillon cheveux ou indiquer nuance.
S'empêcher d'acheter pour la Barbe.
Salons pour application. **M^{re} L. ROYER**, 36, rue de Trévise, Paris

5^e Marque Célèbre "DIVINA"
La Reine des Mandolines Italiennes
Pureté, Charme de sonorité incomparable!!
Tout le Monde peut l'apprendre sans Maître,
avec notre Méthode. Contre 0^{fr} 15 timb. envoi
catalogue contenant les Magnifiques Modèles
de "DIVINA" à choisir. Au comptant 10 % - Violons,
Guitares, Instruments en cuivre, en bois, Accordéons, Har-
monicas, Ocarinas. — Depot de l'Asinotti de La Banque
des 1^{ers} 21 r. de Courbevoie. La Gare aux Colombes, Paris.

LE NAZOGÈNE
du Docteur **POLACEK**
4, Square Maubeuge, Paris.

Pommade, qui par son effet calmant supprime
l'inflammation, les rougeurs et colorations
du Nez, et qui en absorbant les matières sous-
cutanées du derme nasal l'amoit.

Prix : 5 fr. ou franco contre mandat : 5 fr. 85.

30 à 50 fr. PAR SEMAINE.
Travail facile, sans apprenti,
chez soi, toute l'année, sur nos
Tricoteuses perfectionnées et brevetées.
Cie **LA GAULOISE** —
Villa M — 11, rue Condorcet — PARIS
Succursale : 86, rue d'Hauteville

TRICOTEUSES Brevetées S.G.D.G.
1^{re} "Universelle"
pour tous genres tricotés — chez soi —
Montfort, mécanicien, Avenue Victoria, Paris
Tarif renseignements franco sur demande.



BUFFALO-BILL

Le Héros du Far-West.

Seule édition originale autorisée par le Col. W. F. CODY, dit Buffalo Bill.

Un Voyage fatal, ou le Conducteur masqué.

Tous droits réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.

La Requête du Scout.

Buffalo Bill, retour d'une longue reconnaissance dont l'objet était de s'assurer si les Indiens complotaient ou non un coup de main contre le poste frontière, venait de faire son entrée à Fort Rest. Comme il arrêta son cheval sur le terrain de manœuvre, un vivat s'éleva de la foule qui s'y était rassemblée.

— Buffalo Bill saura bien mettre ordre à cela !

— C'est le seul homme qui puisse conduire la diligence à destination.

— Nous sommes heureux de vous revoir, Bill, car nous avons besoin de vous.

Telles étaient les réflexions qui accueillaient le grand éclaireur.

— Qu'y a-t-il donc, pards ? demanda-t-il jovialement.

— La diligence a encore été arrêtée.

— Et le conducteur assassiné !

— Et les voyageurs dévalisés.

Les réponses venaient de tous les côtés à la fois.

Le visage du scout s'assombrit.

La diligence qui circulait entre Fort Rest et un autre poste frontière, Fort Famine, à travers une gorge appelée le Ravin des Morts, avait été arrêtée nombre de fois déjà. Tout récemment, quatre conducteurs avaient été massacrés successivement.

B. B. 58. F.

Ce que voyant, Buffalo Bill avait pris lui-même les rênes et conduit le coche au-delà du cañon.

Il en résulta que les cinq outlaws qui attaquèrent la diligence, ce jour-là, mordirent tous la poussière.

Pensant avoir débarrassé la route des bandits qui l'infestaient, et que, désormais, les diligences pourraient faire tranquillement leur service, Buffalo Bill ramena la voiture au fort et partit pour une de ces reconnaissances qui renaissent dans ses attributions d'éclaireur. Mais voici qu'à son retour on lui apprenait que les meurtres et les pillages reprenaient de plus belle !

À ce moment, une ordonnance se fraya passage à travers la foule.

— Le colonel Baird désire vous voir, dit-elle au scout.

Le colonel Baird commandait à Fort Rest. Il n'y était que depuis peu de temps, remplaçant par intérim le colonel Miles, le commandant en titre, qui avait dû prendre un congé et aller dans l'Est pour se reposer et rétablir une santé que la rude vie de la frontière avait momentanément ébranlée.

Le chef des éclaireurs ne fut pas long à se rendre à son invitation.

Il reçut l'accueil le plus cordial de l'officier supérieur, enchanté de le voir revenu sain et sauf d'une mission périlleuse qu'il ne lui avait pas confiée, et de faire connaissance personnellement avec ce soldat

glorieusement intrépide et loyal qu'il n'avait encore jamais rencontré au cours de sa carrière militaire.

Le scout écouta attentivement la relation que le colonel lui fit du dernier pillage de la diligence et s'enfonça dans une grave rêverie.

Soudain, il releva la tête pour dire :

— J'aurai demain matin un conducteur qui se chargera de conduire la diligence à destination.

— Qui sera-ce ?

— C'est mon secret, Monsieur, et je ne puis m'en ouvrir à personne. Je vous demanderai même que mon homme soit autorisé à porter un masque, et que vous lui délivriez une passe, afin qu'il puisse aller et venir, sortir du fort et y rentrer comme il l'entendra. Je réponds de lui.

Il n'aurait pas parlé ainsi au colonel Miles, avec lequel il avait déjà usé de ce moyen ; et il se serait franchement ouvert à lui. Mais le nouveau commandant n'était que très vaguement au courant de ce qui s'était passé alors, et les mêmes raisons qui avaient déterminé Buffalo Bill à user de mystère vis-à-vis du colonel Miles, le déterminaient avec plus de force encore à agir de même avec son remplaçant, qui, nous l'avons dit, ne le connaissait que de réputation.

— D'ailleurs, pensait-il, un secret n'est bien gardé que tant qu'il n'a pas de confident.

La requête du chef des scouts étonna fort le colonel, à en juger par sa mine, et, la même situation éveillant les mêmes pensées, la conversation qui avait eu lieu naguère entre Buffalo Bill et le colonel Miles se reproduisit avec le colonel Baird presque dans les mêmes termes.

— Un masque ! une passe ! fit l'officier.

— Oui, Colonel.

— Voyons, est-ce que je vous comprends bien, Cody ?

— Parfaitement, Monsieur.

— Laissez-moi vous dire que cela sort tout à fait de l'ordinaire.

— J'en conviens, Monsieur, et je voudrais pouvoir vous exposer les raisons qui m'obligent à vous faire une demande si insolite, mais je ne le puis.

— Une simple question ?

— Faites, Colonel.

— D'ailleurs, vous pouvez ne pas y répondre, si vous le jugez convenable.

— J'espère pouvoir y répondre.

— Bien. Dites-moi si votre conducteur masqué est l'un de mes officiers du fort ?

— Non, Monsieur.

— Est-ce un de ceux de Fort Famine ?

— Non plus.

— Alors je suis prêt à vous accorder satisfaction, Cody.

— Merci, Monsieur.

— En quels termes désirez-vous que je rédige la passe ? demanda le colonel Baird en se tournant vers son bureau et en prenant une plume.

Buffalo Bill dicta :

« Ordre est ici donné à tous, gardes, scouts et sentinelles de Fort Rest et de Fort Famine de laisser le porteur de cette passe, masqué ou non, aller et venir librement dans les limites militaires de mon district et les franchir à son gré, comme aussi de lui prêter l'aide et l'assistance qu'il requerra.

— C'est là, en effet, un sauf-conduit bien rédigé et qui facilitera la tâche de votre inconnu, Cody, dit le colonel, qui y apposa sa signature, le scella et le remit à Buffalo Bill.

L'éclaireur serra soigneusement le document dans sa poche avec force remerciements.

— Vous comptez donc que votre conducteur masqué bravera heureusement les dangers de la route ? reprit le colonel d'un ton sérieux.

— Certes, Monsieur !

— Après ce qui est arrivé, je ne peux m'empêcher de redouter le contraire.

— Il faut attendre, Colonel. Mais j'ai une autre faveur à réclamer de vous.

— Encore ?

— Oui ; je voudrais obtenir un congé d'un mois.

— Quoi ! Buffalo Bill s'absenterait au moment où les brigands nous donnent de la tablature, et où nous sommes menacés d'une révolte de Peaux-Rouges ! La réputation que vous vous êtes acquise, Monsieur, ne me faisait pas prévoir une telle requête.

— Ce n'est pas pour m'éloigner, Colonel. Ce serait une simple permission de circuler à ma guise, et de ne plus être astreint au service régulier du fort.

— Il en sera fait comme vous le voulez, Cody, certain que je suis que vous avez un motif, et un bon motif, pour agir ainsi.

— J'essaie de m'acquitter de la tâche dont vous voulez bien me charger, Colonel.

— Je vous crois sans peine ni restriction.

— Et je vous en sais gré, Colonel.

— Quand désirez-vous entrer en congé ?

— Tout de suite, Monsieur.

— Pour un mois ?

— Pour un mois.

Le colonel se remit devant son bureau et rédigea une permission spéciale pour le grand éclaireur.

— Et une escorte, Cody ? reprit le colonel. Votre homme pourra-t-il s'en passer ?

— Oh, oui, Monsieur !

— Et si on le tue ?
 — C'est un risque à courir. Il le courra comme ses braves devanciers.
 — Il est assez hardi pour cela ?
 — Oui, Monsieur.
 — Je souhaite pouvoir connaître quelque jour le conducteur plein d'audace et de mystère que vous nous procurez, Cody.
 — Je compte bien avoir le plaisir de vous le présenter quand le moment sera venu, Colonel Baird, répondit Buffalo Bill.

Et, prenant congé du commandant, il se rendit à la station de la diligence, pour voir qui avait amené la voiture de Trail End City.

Le Conducteur masqué.

Buffalo Bill apprit tout de suite que l'homme qui avait conduit la diligence de Trail End City, point terminus de la ligne, était toujours le joyeux Brighton, bien connu de lui et de tout le monde, sur les routes de l'Overland, comme un vaillant garçon et un conducteur accompli.

— J'ai un volontaire pour conduire la diligence à Fort Famine, demain matin, Brighton, lui dit Buffalo Bill.

— Et qui est ce volontaire ? Est-ce que ce serait encore vous, par hasard ? demanda Brighton, qui avait conservé un vif et brillant souvenir des péripéties, encore peu lointaines, auxquelles il avait été mêlé.

— Vous plaisantez, Brighton ! Cependant il veut rester inconnu. Mais tenez-vous prêt, dans tous les cas, à reconduire la diligence à Trail End City, quand mon homme l'aura ramenée de Fort Famine.

— En admettant qu'il la ramène, dit Brighton ; mais, puisque ça n'est pas vous, cette fois-ci, ça pourrait bien tourner autrement.

Et, sur ce pronostic plutôt fâcheux, il prit congé du scout.

Buffalo Bill rentra dans ses quartiers pour dîner et, après la sonnerie du couvre-feu, se dirigea vers une poterne dérobée, dite la « porte du colonel », et où l'on ne mettait pas de sentinelle.

Il l'ouvrit avec une clé que lui avait confiée le colonel Baird et la referma avec soin quand il en eut franchi le seuil.

Il se trouvait dans la plaine. Il alla droit à un cotonnier qui croissait solitaire, à un quart de mille environ

Comme il approchait de l'arbre, un homme sortit de l'ombre du tronc et l'interpella :

— Je suis venu selon vos instructions, Bill, et je crois que j'ai quelques nouvelles à vous communiquer.

— Très bien, pard ! Nous verrons cela quand nous serons en sûreté chez moi.

« J'ai la clé de la porte du colonel. Nous passerons par là.

« Mais, avant tout, et pour obvier à tout inconvénient, prenez ce sauf-conduit que le colonel a rédigé pour vous.

— Ah, il sait donc ?

— Non, rien.

— Il ne sait pas qui je suis ?

— Personne ne le sait, sauf moi.

— Bon ! je suis prêt.

Les deux hommes avancèrent de front, de façon à gagner le pied de la palissade sans être aperçus des sentinelles qui montaient la garde aux deux extrémités.

Le scout rouvrit la porte ; ils entrèrent, repoussèrent les battants et les consolidèrent par deux lourdes barres. Cette porte, d'ailleurs, s'adaptait si bien à la palissade, qu'on n'en pouvait guère deviner l'existence, même à la lumière du jour.

Buffalo Bill et son compagnon traversèrent le terrain de manœuvre par une sente obscure, en évitant les personnes qu'ils apercevaient, et gagnèrent l'autre bout de la palissade, dans un angle de laquelle se trouvait la cabane de Buffalo Bill, qui faisait face aux baraquements des hommes, et d'où l'on pouvait voir tout ce qui passait dans le fort.

Ils s'y glissèrent sans avoir rencontré personne, et Buffalo Bill alluma une bougie.

L'étranger avait un masque qui dissimulait complètement ses traits.

C'était un homme de haute taille, à l'allure militaire, qui portait des gants et des bottes à revers et un costume complet en peau de daim.

Un mouchoir de soie était enroulé autour de son cou, de sorte que pas une parcelle de peau n'était visible, et qu'on n'eût su dire s'il appartenait à la race blanche ou rouge, d'autant que sa tête était enveloppée d'un foulard sous son sombrero.

Tel était l'aspect de l'inconnu que Buffalo Bill avait engagé pour conduire la diligence sur le chemin fatal du Ravin des Morts.

On allait l'appeler le Conducteur masqué, et personne, assurément, ne pouvait, en le voyant ainsi vêtu, deviner son identité.

— Tout est disposé pour que vous puissiez prendre charge du coche demain, pard, dit le scout.

— Et je suis prêt, moi aussi, répondit l'homme au masque avec le plus grand calme.

Après quoi, les deux pards dînèrent de compagnie ; puis ils s'enroulèrent dans leurs couvertures pour prendre un bon repos, comme des gens qui ont conscience de la rude tâche qui les attend le lendemain.

L'Inconnu prend les Rênes.

La trompe du coche, qui retentissait comme d'habitude pour avertir les voyageurs de se tenir prêts à partir, attira une foule de curieux autour de la diligence.

Les officiers se tenaient groupés un peu à l'écart, avec leurs femmes et leurs enfants. Le colonel Baird lui-même était sur les lieux, accompagné du capitaine May et de quelques officiers de l'Etat-Major.

Le commandant du fort, en effet, n'était pas le moins impatient de se trouver face à face avec le mystérieux personnage qui, sans vouloir se faire connaître, se proposait pour assurer le service postal à travers le Ravin des Morts.

Les chevaux étaient attelés, les garçons d'écurie se tenaient à leur tête, et le maître de poste surveillait son monde ; mais on ne voyait point de conducteur ; on ne voyait pas de voyageurs, non plus, du reste, car, après tant de sanglantes aventures, personne n'osait affronter la traversée du Ravin des Morts, même si des affaires urgentes l'appelaient au-delà.

Le chef de la station, Pete Porter, consulta sa montre et reporta ses regards sur la foule, qui, brusquement, s'agitait.

— Le voici ! le voici ! disait-on.

En effet, un homme de haute taille et masqué de noir venait de sortir de chez Buffalo Bill et s'avancait vers la voiture.

Il marchait sans se presser et sans paraître remarquer l'attention dont il était l'objet, faisant claquer le grand fouet dont il était porteur.

Sa tenue se composait d'un costume complet de velours noir, de bottes à revers, de gants montants et d'un mouchoir de soie enroulé autour de son cou. Ce qui étonna le plus les spectateurs, c'est qu'un masque noir cachait complètement son visage.

Un profond silence s'était fait dans la foule. L'homme masqué salua le colonel, qui lui rendit son salut en le regardant avec une curiosité non dissimulée. Puis, s'adressant à Pete Porter :

— Vous êtes le chef de station, Monsieur, je crois ? dit-il d'une voix sourde.

— Oui, Monsieur.

— Buffalo Bill m'a dit de me présenter à vous pour conduire la diligence à Fort Famine. Dans cinq minutes, ce sera l'heure du départ.

Et il jeta un coup d'œil sur le magnifique chronomètre qu'il portait au bout d'une chaîne en sautoir.

— C'est donc vous l'homme dont Buffalo Bill m'a parlé ?

— C'est moi.

— Comment vous appelez-vous ?

— Cela n'a rien à faire avec ma mission. Inscrivez-moi comme inconnu.

Mais à quoi bon décrire encore une fois cette scène, qui devait être et qui fut, à quelques variantes près, la répétition de celle qui s'était passée quelques mois auparavant dans des circonstances analogues ?

L'inconnu sauta lestement sur le siège et, enveloppant son attelage d'un large coup de fouet, prit sa course sur le chemin fatal.

Tous les regards étaient braqués sur lui, et l'on vit, à la façon dont il conduisit la diligence vers la porte principale du fort, qu'il entendait parfaitement son affaire.

Une acclamation enthousiaste salua l'intrépide compagnon qui partait pour le Ravin des Morts.

Le colonel Baird se hâta de rentrer chez lui, accompagné du capitaine May.

Il avait appris que Buffalo Bill était parti avant l'aube, à cheval et emmenant une bête de bât.

— Savez-vous l'idée qui m'est venue, Capitaine ? demanda-t-il à l'officier qui rentrait avec lui au quartier général.

— Non, mon Colonel, mais je serais bien aise de l'apprendre.

— Eh bien ! d'après ce que j'ai vu ce matin, je ne suis pas loin de croire que Buffalo Bill est sorti clandestinement hier soir par la poterne, dont il a la clef, pour aller chercher un camarade qui l'attendait dehors, et qu'une fois rentré au fort avec lui, il a fait jouer son personnage par le camarade, tandis que lui-même s'est déguisé pour conduire le coche.

— C'est possible, Monsieur. Il a déjà fait un tour analogue au colonel Miles, dont celui-ci s'est bien trouvé, d'ailleurs.

— Je le sais ; je l'ai entendu dire auprès de moi par des officiers, tout à l'heure. Mais, si je l'avais su plus tôt, je ne lui aurais certainement pas permis de renouveler ce singulier trait d'héroïsme ? Sa vie est trop précieuse pour qu'on le laisse l'exposer si témérairement.

— Faut-il prendre une escorte et courir à sa poursuite, Monsieur ?

— Non. Après tout, je crois qu'il en sait plus long qu'il ne le dit sur cette histoire ; et, s'il a un plan à lui, à quoi bon l'empêcher de le réaliser ? Au demeurant, nous ne savons pas s'il opère tout seul, et, puisque non seulement il ne réclame pas, mais qu'il refuse notre aide, nous devons croire qu'elle ne lui est pas nécessaire.

— Je me range à votre avis, Monsieur. Cody sait évidemment dans quelle aventure il s'embarque, et quelques-uns de ses hommes sont, sans doute, de la partie.

— Comme il n'y a pas de scout détaché en ce moment, nous allons bien voir si Cody en a pris avec lui, dit le colonel. Rassemblez les éclaireurs, Capitaine May, et voyez qui manque à l'appel.

Le capitaine s'empressa d'obéir et revint chez son chef, une heure après. Il fit ce rapport :

— Les hommes disent que Cody est parti en congé et qu'il est allé, soit à Trail End City, soit à Fort Famine, ils ne savent pas au juste. Il a passé le commandement à C. B. Owens, que nous connaissons mieux sous le nom de Buckskin Charlie.

« Il a donné l'ordre à ce dernier de mettre la moitié de ses hommes en campagne à midi, aujourd'hui, pour battre le pays indien, et de garder le reste des éclaireurs au fort, au cas où leurs services seraient requis.

— Et quels sont les scouts absents, Capitaine ?

— Cody manque seul à l'appel, Colonel. Buckskin Charlie affirme que tous les autres éclaireurs sont présents.

— En ce cas, je me demande qui peut bien accompagner Cody, car il n'a certes pas pris cette piste tout seul.

Le capitaine May demeura bouche bée, incapable, lui aussi, de deviner la vérité à ce sujet. Quel ou quels compagnons Buffalo Bill s'était-il assurés avant de se mettre aux trousses des mystérieux assassins ? — C'était une énigme.

Premier Voyage du Conducteur masqué.

L'homme masqué, nous l'avons dit, fit sortir son attelage du fort avec une aisance qui indiquait un conducteur de première force, car il n'est pas facile de tenir les guides d'un attelage à six, et de franchir un

portail en décrivant une courbe sans faire une faute ni montrer une hésitation.

Il salua l'officier de garde, qui lui rendit son salut de l'épée, honneur que ce brave soldat jugea juste de faire à un homme qui allait si galamment au-devant de la mort.

La voiture roulait vite ; évidemment, le conducteur masqué connaissait parfaitement la route.

Il s'arrêta pour abreuver son attelage à l'endroit accoutumé, et, plus tard, arrivant en vue du prochain relais, il sonna de la trompe pour avertir les palefreniers de se tenir prêts à changer les chevaux.

En arrivant devant la station, il fut accueilli par Dick Stead, le maître de poste, dont les trois aides avaient déjà fait sortir les chevaux tout harnachés.

Dick Stead et ses hommes parurent surpris, ce qui était assez naturel. Ils regardaient d'un air effaré le visage masqué du conducteur, qui les salua poliment, mais en silence.

— Dites, pard, qui êtes-vous ? demanda Stead.

— Je suis le conducteur masqué du Ravin des Morts, répondit la voix sourde de l'inconnu.

— Espérez-vous effectuer le voyage ?

— Oui, je passerai.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— D'autres raisonnaient comme vous, et ils sont dans la tombe.

— Peut-être se fiaient-ils trop à ceux qu'ils croyaient leurs amis.

« Moi, je ne me fie à personne.

— Pourquoi ce masque ?

— Pure fantaisie de ma part !

— Soit ! Espérons que vous réussirez dans votre entreprise.

— Pourquoi ne m'accompagneriez-vous pas, Dick ? Vous seriez témoin de la chose.

— Ah, mais non ! Je tiens à ma peau, moi !

— Eh bien ! moi, je la risque, et je vous promets que celui qui me mettra en joue ne saura jamais s'il avait bien ou mal visé.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien, si ce n'est que souvent est pris qui croyait prendre.

— Pard, vous êtes un luron, et, comme j'aime les braves, je souhaite que vous passiez ; mais j'en doute.

— Je vous paie deux cents dollars que je passerai, Steady, et que, si un mort tombe sur mon chemin, ce ne sera pas moi. Acceptez-vous ?

Stead évita de répondre directement.

— Votre bravoure me plaît, dit-il ; mais je ne voudrais pas prendre votre vie pour enjeu.

— A votre idée, Steady.

— Je vois que vous me connaissez.

— Oh oui, Capitaine Dick Stead, alias Steady, je vous connais; et je connais aussi vos trois pards, Bradley, Bloden et Knuckles.

— En effet. Seulement nous ne vous remettons pas, vous.

— Vous êtes comme tout le monde; mon masque ne permet pas qu'on me connaisse; et celui qui tire sur moi ignore qui je suis et quelle peut être la conséquence de son coup de feu. Car je ne suis pas assez fou, Steady, pour m'offrir sur ce siège en cible aux assassins sans être sûr que, s'ils me visent, je les toucherais.

Les quatre hommes du relais se regardèrent, interdits. Ils avaient affaire à un homme, dans toute l'acception du terme.

Jamais il ne leur avait été donné encore de rencontrer son pareil, et sa face masquée, ses paroles énigmatiques leur inspiraient une crainte superstitieuse. Steady se fit l'interprète de ce sentiment:

— Ma foi, pard, déclara-t-il, si je pariais, ce serait pour vous, maintenant, car vous êtes homme à réussir là où tant d'autres ont échoué.

— Mon intention est, en effet, de réussir, et malheur à qui se dressera entre moi et le succès! répondit simplement l'inconnu.

Les chevaux frais étaient attelés. Le conducteur masqué se remit en route après avoir refusé le grog qu'on lui offrait.

— Dites donc, pards, fit Knuckles, après son départ, la voiture était bien fermée et paraissait vide; pourtant il m'a semblé voir un ceil collé à la vitre de derrière.

— Oui, quelque piège! dit Steady.

Et les quatre amis regardèrent le coche s'éloigner, très intrigués par la question de savoir qui pouvait bien le conduire.

Le conducteur masqué poursuivait sa route sans encombre. A l'entrée du Ravin des Morts, il mit son attelage au pas et plaça ses armes à la portée de sa main; mais il dépassa le lieu ordinaire des attaques sans qu'aucune tentative se produisit pour l'arrêter.

Il ne rencontra même personne sur son chemin.

Il gagna ainsi la station suivante, soufflant dans sa trompe comme tout à l'heure, dès qu'il aperçut la cabane, en homme à qui les lieux sont familiers.

Ce relais avait pour chef un nommé Pollard.

Quand la diligence y arriva, Pollard et ses hommes l'attendaient. Ils tressaillèrent en voyant la large carure et le visage masqué du conducteur.

Celui-ci s'arrêta, salua et attendit qu'on lui adressât la parole.

— Pard, vous nous faites perdre l'esprit! dit Pollard.

— Comment cela? demanda tranquillement l'inconnu.

— Nous nous cassons la tête à deviner qui vous êtes.

— Personne ne le sait.

— Vous ne marchez donc pas à visage découvert?

— Si mon visage est caché, j'offre mon corps en cible à tout assassin qui veut courir la chance de me tuer.

— Alors, vous allez de gaieté de cœur devant des balles?

— Qu'ils tirent sur moi, et ils sauront ce qu'il en coûte. Comme je le disais à votre collègue de l'autre relais, je ne suis pas si fou!

— Ma foi! pard, bonne chance! Si vous réussissez à interrompre la série noire, à rétablir l'ordre sur les routes, vous aurez bien mérité de nous tous. Voulez-vous manger un morceau?

— Non, merci. J'emporte mon déjeuner avec moi.

— Une goutte de liqueur alors?

— Merci; je ne bois jamais.

Pendant ce temps, les chevaux avaient été changés à la diligence. Le conducteur fit claquer son fouet et s'éloigna, salué par une acclamation de Pollard et de sa suite.

A l'heure réglementaire, un peu avant le coucher du soleil, le guetteur de service à Fort Famine signala l'approche du coche.

Tous les habitants du fort se rassemblèrent en hâte pour le recevoir et applaudir l'homme audacieux qui avait bravé victorieusement la mort.

Les portières de la voiture étaient fermées partout; on ne voyait point de bagages sous la bâche. Elle n'amenait donc aucun voyageur.

Le conducteur avait fait le trajet seul, et ce conducteur était masqué.

Tout le monde contemplait l'inconnu avec une curiosité non exempte de respect.

— Qui est-ce?

Tout le monde se posait cette question, et personne ne pouvait la résoudre.

Les officiers s'étonnaient que le major Dean lui-même, le commandant du fort, ne sût rien de ce nouveau mystère, et les dames manifestaient une curiosité d'autant plus ardente qu'il était plus malaisé de le satisfaire.

Le lendemain, le conducteur masqué repartit à une allure modérée, comme désireux de ne point fati-

guer son attelage; il atteignit la première station sur le chemin du retour à l'heure habituelle.

Pollard, Sykes et George le Géant, les trois employés de la station, l'attendaient avec les chevaux de relais tout prêts.

— Eh bien, pard! fit Pollard, ils ont dû être ébahis de votre exploit?

— Ils ont paru heureux de me voir sain et sauf. Quant aux bandits, ils se tiennent probablement pour dit qu'ils auraient tout à perdre et rien à gagner s'ils s'avisait de m'attaquer. Toute tentative serait désastreuse pour eux.

— Si c'est vrai, on peut presque souhaiter qu'ils vous attaquent, pour en finir tout de suite avec eux, fit Pollard, mi-sérieux, mi-naquois.

— C'est mon opinion, répondit froidement l'homme au masque. D'ailleurs, je ferais volontiers le sacrifice de ma vie pour atteindre ce résultat.

Pollard et ses hommes le regardaient avec un mélange de crainte et d'admiration. Il y avait certainement en lui quelque chose qui leur en imposait.

Refusant de nouveau de manger et de boire, malgré l'insistance des trois hommes de la station, le conducteur reprit sa route. Comme à l'aller, il mit ses chevaux au pas en entrant dans le Ravin des Morts.

Il s'arrêta à l'endroit où les attaques s'étaient produites et fouilla du regard les alentours.

Mais aucun bruit ne s'entendait, pas une feuille ne remuait, tout était repos et silence.

Il le traversa en se tenant constamment sur ses gardes, mais sans faire de mauvaise rencontre, et, pressant ensuite son allure, il parvint à la station précédant Fort Rest un peu avant le temps fixé.

Steady et ses hommes poussèrent un hurra enthousiaste à sa vue.

Il ne s'arrêta que le temps de changer de chevaux et se remit en route. Tout en maintenant son attelage à une bonne allure, il ne cessa pas un instant d'être sur le qui-vive.

Ce n'était certainement pas lui qu'on pouvait prendre en défaut.

Avant le coucher du soleil, la diligence atteignit le sommet d'une colline, d'où le conducteur aperçut Fort Rest.

Il lui restait à traverser une plaine accidentée de renflements de terrain et de bois, mais déjà le coche avait été vu du fort, et le conducteur constata que l'annonce de son arrivée faisait sensation.

A mesure qu'il s'approchait, il voyait les parapets du fort se couronner d'une foule de soldats. Des pavillons étaient hissés sur les cabanes des officiers,

et le piquet de garde avait pris les armes pour rendre les honneurs à l'intrépide voyageur.

L'officier de service monta dans la tour du guet, et, l'œil à sa lunette d'approche, il cria au sergent de garde:

— Sergent, annoncez immédiatement au colonel Baird que l'homme qui est sur le siège est bien notre masqué.

A cette nouvelle, un véritable enthousiasme s'empara de la garnison, et, descendu de la tour, l'officier s'empressa de tout préparer pour recevoir dignement le brave garçon.

On entendit une joyeuse sonnerie de trompe mêlée au bruit de rocs et de ferraille, et, peu après, la vieille diligence, au grand trot de ses six chevaux, fit une entrée magistrale dans la cour du fort.

L'inconnu salua le piquet, qui lui présentait les armes, et se dirigea vers la station de poste au milieu des ovations et des cris de bienvenue qui entrecoupaient l'air entraînant joué par la fanfare de la garnison:

«Voyez venir le héros triomphant!»

L'accueil était chaleureux et gracieux, et l'inconnu le sentit profondément en promenant ses regards sur cette mer de têtes et ces bras levés qui s'agitaient et se tendaient vers lui.

Descendu de son siège, le conducteur masqué eut de la peine à se soustraire aux manifestations de la foule. Il put cependant rapporter brièvement au maître de poste que le voyage s'était fait sans incident, et que le courrier était intact; puis il se rendit au quartier général, pour remettre au colonel Baird les dépêches militaires de Fort Famine.

Le colonel le complimenta et lui exprima toute sa satisfaction.

— Vous avez réussi là où tout le monde croyait que vous échoueriez, lui dit-il. Les brigands se sont tenus cachés devant vous. Ils savent, sans doute, ajouta-t-il en plaisantant, que vous devenez invulnérable dès que vous êtes sur le siège d'une diligence de l'Overland.

— C'est probable, Monsieur, fit avec un sourire l'inconnu masqué.

Alors le colonel n'y put tenir; il lui déclara qu'il s'imaginait bien voir son véritable visage derrière son masque, et que ce visage ressemblait furieusement à celui de Buffalo Bill.

L'inconnu eut un petit rire et répondit:

— Vous vous trompez, Monsieur.

— A la guerre, toutes les ruses sont permises; il se peut donc que vous jugiez nécessaire de m'infliger un démenti. Mais je ne crois pas me tromper; d'ail-

leurs, si vous êtes réellement Buffalo Bill, c'est une raison de plus pour que je m'en rapporte à vous.

— Buffalo Bill est tout à fait digne de la confiance qu'il vous inspire, Monsieur; mais je ne suis pas Buffalo Bill, quoi que vous en pensiez... Il est superflu de dire qu'on peut compter sur moi pour le prochain voyage, dès que la diligence sera revenue de Trail End City.

Sur cette assurance, l'homme masqué salua le colonel et se retira.

Le Double de Buffalo Bill.

Le fort était silencieux, la musique ayant cessé de jouer depuis longtemps déjà et le clairon ayant sonné le couvre-feu. Une haute silhouette se glissa entre les arbres vers le logement du colonel Baird et se présenta au factionnaire.

Celui-ci reconnut Buffalo Bill; il le salua selon son rang, et le planton reçut de l'éclaireur l'ordre de l'annoncer au colonel.

— Qu'il entre! dit vivement cet officier supérieur.

« Eh bien, Cody, vous vous présentez sous votre nom, cette fois ?

— Mais oui, Colonel; c'est mon habitude.

— Voyons, Cody, qu'est-ce que ça signifiait, cette mascarade d'hier ?

— Je ne comprends pas à quoi vous faites allusion, Monsieur ?

— J'ai cru vous reconnaître en ce conducteur masqué; voilà ce que je veux dire.

— Vous vous êtes trompé, Colonel Baird! Rappelez-vous, d'ailleurs, que je vous ai prévenu que je garderais le secret sur cette affaire.

— Je m'en souviens.

— Je ne peux rien vous expliquer; je suis lié par un serment. Mais je vous avoue volontiers que, si j'ai demandé une permission, c'est pour élucider une bonne fois le mystère de ces actes de banditisme dont le Ravin des Morts est le théâtre, et pour châtier les nouveaux coupables.

— Agissez comme bon vous semblera, Cody. Si je vous soupçonne de quelque chose, c'est seulement d'être le conducteur masqué.

Buffalo Bill, au lieu de répondre, dit en riant :

— Je viens vous trouver ce soir, Colonel, pour obtenir de vous que quatre soldats et un scout quittent le fort à l'insu de tous.

— Quand aurez-vous besoin d'eux ?

— La veille du prochain départ de la diligence.

— Très bien.

— Ils pourraient sortir par la porte dérobée. Je les attendrai dehors et les conduirai en lieu sûr. J'ai choisi Buckskin Charlie comme scout, Monsieur; et serait-ce un effet de votre bonté de me donner le lieutenant Manning Moore pour commander les quatre soldats qu'il désignera ?

— Accordé. Votre choix est judicieux. Le lieutenant Moore et Buckskin Charlie sont les meilleurs compagnons que vous puissiez prendre : intrépides, intelligents, prudents et rompus à toutes les fatigues du métier, aussi bien que désireux de s'acquitter consciencieusement de leurs devoirs.

— En effet, Monsieur. Il faudra que le lieutenant Moore prenne quatre soldats dignes de lui, car la tâche qui les attend est malaisée.

— Je convoquerai le lieutenant dans la matinée et lui ferai part de ce que vous désirez.

— Il est important que rien ne transpire de notre entrevue, Monsieur.

— Je lui recommanderai le secret.

— Veuillez convoquer aussi Buckskin Charlie, Colonel. Je ne tiens pas à être vu au fort; il serait nécessaire de le dire à la sentinelle et au planton.

— Partez-vous cette nuit ?

— Oui, Monsieur, par la porte dont vous m'avez remis la clé; c'est par là que je suis venu.

Le colonel sourit.

— Où est votre double ? dit-il.

— De qui parlez-vous, Monsieur ?

— De votre sosie, de votre ombre, le masque.

— Il a quitté le fort il n'y a pas longtemps, Monsieur, grâce à la passe que vous lui avez remise.

— Soit, Cody ! Je vais recommander à la sentinelle et au planton de ne point parler de votre visite. N'y a-t-il rien de plus que je puisse faire pour vous ?

— Rien, Monsieur, merci, si ce n'est de ne pas oublier ce que je vous ai dit concernant le lieutenant Moore, Buckskin Charlie et les soldats.

— Je m'occuperai de ça demain de bonne heure.

Buffalo Bill s'était levé. Il prit congé du colonel, se coula parmi les arbres vers un épais bosquet situé en arrière des bâtiments et qui tenait lieu de parc aux officiers et à leurs familles.

C'était là que la porte du colonel s'ouvrait dans la palissade. Glissant la clé dans la serrure, le scout ôta les barres et sortit.

Un homme l'attendait de l'autre côté.

— Avez-vous le lasso, pard ? lui demanda-t-il à voix basse.

— Oui, le voici.

Le scout prit la corde, rentra, referma la porte, remplaça les lourdes barres et attacha le lasso au tronc

d'un arbre. Puis il jeta la corde par-dessus la clôture; l'homme la raidit, et Buffalo Bill s'en servit pour escalader la palissade, qui avait au moins vingt pieds de hauteur. Ensuite le lasso fut tranché, et le fragment restant attaché à l'arbre rejeté aussi loin que possible à l'intérieur de la palissade.

— Maintenant, pard, nous pouvons partir. Il n'aurait pas fallu laisser cette porte non verrouillée.

— Non, ce n'aurait pas été prudent. On ne sait ce qui peut arriver, Bill.

— Assurément, dit le scout, qui, précédant son compagnon, s'éloigna dans la plaine.

Les sentinelles placées aux angles de la palissade ne les virent pas, la porte s'ouvrant dans la partie saillante d'un redan. Comme la palissade était très haute, et que, d'un autre côté, cette poterne servait d'entrée et d'issue secrète, on n'y mettait pas de factionnaire.

Les deux hommes traversèrent lestement la plaine, franchirent la colline, descendirent dans la vallée et la longèrent au pas accéléré pendant plusieurs milles.

Puis ils tournèrent à angle droit, remontant un ravin qui les conduisit à un cañon. Ce cañon coupait une chaîne de montagnes qu'ils escaladèrent.

Un plateau fortement boisé, où l'herbe formait un tapis moelleux occupait la crête. Ça et là, d'énormes blocs erratiques s'y dressaient, et un filet d'eau tombait dans un précipice.

Une tente était dressée au milieu des rochers. On voyait, accrochés aux arbres, deux selles et un bât, et, plus loin, sur une luxuriante pelouse, trois chevaux paissaient, attachés à des piquets.

Deux grands chiens d'aspect féroce étaient couchés devant la tente, enchaînés et muselés.

Ils remuèrent la queue à l'approche des visiteurs, comme heureux de les voir.

Buffalo Bill exhuma quelques charbons incandescents de la cendre du foyer, jeta des branches dessus et fit un bon feu dont la lueur était cachée par les arbres et par les roches avoisinant le campement.

À la lumière, on eût pu reconnaître dans le compagnon de Buffalo Bill le conducteur inconnu. Il portait encore son masque noir et ses gants montants.

Tandis que le scout préparait à souper, l'homme masqué conduisit les trois chevaux à une flaque d'eau, où ils s'abreuverent.

Puis il les attacha sur une autre pelouse, ramassa du bois et revint au campement.

Le repas ne fut pas long à préparer.

Les deux amis y firent honneur, non sans donner leur part aux deux chiens.

Après avoir mangé, ils causèrent pendant quelque temps, puis s'étendirent à l'abri de la tente, laissant B. B. 58. F.

sant aux chiens le soin de faire bonne garde, encore qu'ils ne parussent redouter aucun danger.

— Le lendemain matin, ils se levèrent de bonne heure, déjeunèrent, changèrent encore les chevaux de pâturage et descendirent le flanc de la montagne avec les chiens, par des chemins différents.

Trail End City apprend la Nouvelle.

Le lendemain matin, à l'heure du départ de la diligence pour Trail End City, une large foule s'assembla pour saluer le conducteur masqué.

Mais ce fut Brighton qui se présenta; l'autre ne se montra point, et personne ne savait où il était.

Le désappointement fut réel; Brighton put voir combien tout le monde au fort avait le culte des héros. Aussi, tout en grimpant sur le siège et en s'éloignant, regrettait-il de n'avoir pas fait le voyage de Fort Famine à la place de l'inconnu.

Il chemina sans encombre. De ce côté, la route était plus sûre. À part l'agression problématique d'un outlaw solitaire, il n'avait rien à craindre. Rassuré tout à fait, il raconta à chacune des stations l'histoire de l'homme au masque qui avait piloté deux fois le coche à travers le Ravin des Morts.

— Qui est-ce, pard Brighton? lui demandèrent les gardes de la station désignée par le nom de Station A.

— On croit que c'est Buffalo Bill, expliqua-t-il. Peut-être Cody a-t-il un projet en tête, et, en ce cas, je parie que le colonel sait tout.

Forçant l'allure après avoir quitté la dernière station, Brighton arriva en vue de Trail End City avant la nuit.

Cette fois, la diligence se présentait à l'heure réglementaire, sans aucun retard. Quand les gens de Trail End City entendirent la trompe, ils se précipitèrent vers Wayside, le seul hôtel de l'endroit, pour la recevoir.

Le maître de poste accourut et donna le signal d'une acclamation en l'honneur de Brighton.

— Eh bien! pard Brighton, la diligence a-t-elle réussi à atteindre Fort Famine, cette fois?

— Oui, Patron.

— Est-ce vous qui l'avez conduite?

— Non, répondit Brighton, non sans quelque regret d'avoir raté l'occasion d'être sacré héros.

— Qui l'a conduite, alors?

— L'homme de Buffalo Bill.

- Son nom ?
- Je l'ignore.
- On ne l'a pas tué ?
- Non.
- On n'a pas tiré sur lui ?
- Non plus.
- Qu'est-ce qu'il y a eu alors ?
- Rien.

Une partie de la foule était désappointée.

On s'était attendu à d'autres révélations que celles-là. On avait escompté une nouvelle tragédie, une autre attaque du coche, avec combat et victoire finale.

— Vous dites que vous ne connaissez pas le conducteur ?

- Il porte un masque.
- Un masque ?

Un cri de surprise partit de la foule, et, voyant la curiosité de chacun tendue au plus haut point, Brighton recommença à raconter en détail l'histoire de l'homme masqué, qui avait mené la diligence de Fort Rest à Fort Famine, et vice versa, sans être attaqué, et que personne ne connaissait, sauf Buffalo Bill.

Brighton éprouva quelque satisfaction en se voyant si bien écouté. En somme, un peu de la gloire acquise par l'inconnu rejaillissait sur lui et lui valait une estime particulière de la part des gens de Trail End City.

Tous ceux qui désiraient avoir de plus amples explications sur le haut fait du conducteur inconnu l'invitaient à boire, et, comme il n'eut pas la sagesse de décliner ces offres trop nombreuses, on fut bientôt obligé de le porter dans son lit, incapable qu'il était, non seulement de s'exprimer, mais encore de garder l'équilibre.

Le jour suivant, la tête lourde comme du plomb, le conducteur Brighton tempêta contre son intempérance, car il jugeait indigne d'un héros comme lui de s'enivrer.

D'autre part, le chef de station lui avait dit qu'il aurait à transporter des valeurs à Fort Rest ainsi que quelques voyageurs, et que, s'il ne voulait pas qu'un autre le remplaçât, il lui fallait être sobre et présenter des garanties de calme et de bon sens au moment de partir.

Cela lui rendit toute sa raison.

Il faut dire qu'il aimait le voyage de Fort Rest, ou plutôt le séjour qu'il y faisait ensuite, les soldats de la garnison ayant coutume de le bien traiter.

Brighton se tint donc coi pendant deux jours, et, à la veille de repartir pour Fort Rest, il était tout à fait d'aplomb.

Les diligences arrivèrent de l'Est, du Sud et du Nord. Elles n'apportaient pas de voyageurs, mais celle de l'Est apportait des plis importants pour Fort Rest et Fort Famine.

Le lendemain, après un bon déjeuner, quand le conducteur rejoignit sa voiture, il trouva tout prêt, les chevaux attelés, les valeurs soigneusement déposées dans le coffre du siège; il n'eut plus qu'à attendre le signal du départ, que le maître de poste devait donner.

Toute la colonie était là pour lui souhaiter bon voyage et lui demander de rapporter d'autres nouvelles du conducteur masqué à son prochain voyage.

— Sachez qui il est, pard Brighton, et je vous réglerai comme vous ne l'avez jamais été! cria quelqu'un.

— Moi aussi, hurla un autre.

Et ainsi de suite, à telle enseigne que Brighton comprit qu'il devrait s'enrôler dans la « Rocky Mountain Total Abstinence Society », ou « Société d'abstinence totale des Montagnes Rocheuses », s'il ne voulait pas devenir un parfait ivrogne.

- Tout est prêt, Brighton ? cria le maître de poste.
- Tout est prêt, Monsieur!
- Allez!

Le fouet claqua, et les chevaux, dont les hommes d'écurie venaient de lâcher la bride, s'élancèrent.

La foule poussa une acclamation et regarda la diligence dévaler la colline, franchir la rivière et enfiler le chemin de la montagne, où elle disparut dans le lointain.

Parfois, en passant devant une cabane solitaire, Brighton recevait les souhaits d'un colon qui n'avait pas assisté à son départ.

- Bonne chance, vieux! disait l'un.
- Ne restez pas dans le Ravin des Morts, pard!
- Trop nombreux déjà sont les braves qui y reposent!
- Ne craignez rien, pard, répondait le conducteur avec optimisme.

— Et, le front haut, le cœur léger, il continuait à graver la montagne.

Au premier relais, dit relais A, il fit le changement habituel de chevaux, et le voyage se poursuivit.

Au relais suivant, ou relais B, la même opération y eut lieu.

La route était montagneuse et dure entre Fort Famine et Fort Rest; aussi y avait-on établi deux postes dont le corral contenait toujours des chevaux frais.

— Y a-t-il du nouveau, pards ? demanda le conducteur en atteignant ce dernier relais.

— Rien que je sache; nous n'avons vu personne, répondit un des hommes interpellés.

« Et à Trail End City ? demanda-t-il à son tour.

— Rien, si ce n'est que les troupiers m'ont fêté quand je leur ai parlé du conducteur masqué.

— Ils vous ont cru ?

— Connaissiez-vous quelqu'un qui oserait me traiter de menteur ? répondit fièrement Brighton.

Le palefrenier ne paraissait point d'humeur à contredire Brighton et les chevaux ayant été changés, la diligence reprit son chemin.

A cinq milles du corral et à dix milles de Fort Rest, Brighton avait arrêté son attelage pour permettre aux chevaux de boire à un ruisseau, quand un homme apparut sur la route, en avant de la voiture.

— Ne tirez pas, pard ! cria cet homme. Je ne suis pas un bandit ; je suis un pauvre mineur qui voudrait de l'aide pour aller à Fort Famine.

Brighton avait bon cœur. Il n'aurait pas voulu refuser une place sur sa voiture au pauvre vagabond qui l'abordait.

Tout d'abord, croyant avoir à faire à un outlaw, il avait porté la main à son revolver. Les paroles de l'homme désarmèrent tout de suite ses soupçons.

— Si votre bourse est trop à sec pour payer le tarif, je vous conduirai tout de même aussi loin que je vais, pard, dit-il.

— C'est une grande bonté. Oui, ma bourse est à sec, je peux le dire. J'ai dû troquer ma dernière arme contre un morceau de pain, et j'ai si faim que je ne m'achèrerais de l'herbe.

De fait, cet homme paraissait être dans un état de complet dénuement.

Sa barbe et ses cheveux incultes, ses bottes éculées, ses vêtements en guenilles, sa figure maigre et tirée, tout en lui indiquait l'extrémité de la misère.

— Voilà ce que c'est que de boire et de jouer. J'ai fait la ribote dans les camps de mineurs, et les gars m'ont nettoyé jusqu'au dernier sou. Alors je me suis en route pour les nouvelles mines, qui sont près de Fort Famine, m'a-t-on dit. Et, s'il n'y a rien à faire de ce côté, je m'engagerai dans l'armée.

La pensée de ce vagabond embrassant la noble carrière des armes, fit sourire Brighton.

— Ecoutez, dit-il toutefois. Je vais vous donner une part de mon déjeuner et une place sur mon siège. Puis les soldats et les scouts de Fort Rest vous aideront, car les « jaquettes bleues » ont le cœur sur la main.

— Merci, merci, pard ! Vous êtes la bonté même... Diable ! l'excellent déjeuner ! Je l'apprécie, vous pouvez le croire.

Brighton prenait réellement plaisir à voir l'homme se rassasier en se prélassant sur le siège, et il bavardait avec lui sans se méfier de rien, quand l'étranger, ayant porté la main à sa ceinture, la retira vivement,

armée d'un revolver, et fit feu sur l'infortuné conducteur, qui roula à bas de son siège sur la route.

Puis le misérable s'empara des guides et mit les chevaux au pas, tout en se retournant pour regarder derrière lui.

Deux hommes venaient de se dresser sur la route, deux piétons qui marchaient bon train.

Au moment de rattraper la diligence, l'un d'eux cria :

— C'est fait, Dave ?

— C'est fait ! répondit l'homme sur le siège.

— Mort ?

— Quand je tire, c'est pour tuer.

— Où est le magot ?

— Dans le coffre du siège. Je vais vous le passer.

Il tira du coffre trois sacs d'espèces et de valeurs et les remit aux deux hommes qui formaient une paire de coquins à mines plus que patibulaires.

— Qu'allez-vous faire du cadavre ? demanda l'un d'eux.

— Le laisser là où il est, après avoir vidé ses poches.

— Et de l'attelage ?

— Le lancer sur la route du fort.

— Mieux vaudrait vous abstenir de faire cela.

Les soldats vont être prévenus trop tôt et arriver trop vite.

— Alors ?

— Attachez plutôt les chevaux. Le temps qu'on s'inquiète du retard de la diligence et qu'on se mette à sa recherche, nous serons loin.

— Très bien ! Marchez devant ; je ne tarderai pas à vous rejoindre.

Le bandit conduisit l'attelage hors du chemin près de quelques arbres et attacha solidement les chevaux. Puis il rejoignit en toute hâte ses complices, qui avaient suspendu les trois sacs à un bâton pour les porter plus facilement sur leurs épaules.

Le faux mineur dans la misère avait eu soin de remplacer ses bottes éculées par une paire de mocassins, semblables à ceux que chaussaient ses camarades et qui ne laissaient point d'empreintes.

Le trio pressa l'allure par monts et par vaux, ne se lassant pas de mettre du pays entre eux et le lieu de leur crime.

Le soleil se coucha. Ce fut le crépuscule, puis la nuit noire ; mais les bandits continuèrent à marcher, se relayant pour porter le bâton où étaient accrochés les sacs.

Ils connaissaient assurément leur chemin, se dirigeant avec certitude dans les ténèbres, sans donner aucun signe de fatigue.

Finalement, ils s'engagèrent dans un cañon bordé

de hautes murailles de roches et où coulait un torrent peu profond.

Ils entrèrent dans l'eau, remontèrent le courant et, au bout d'un demi-mille, regagnèrent la berge pour escalader une colline tellement escarpée qu'on eût dit une falaise.

Après avoir atteint à une hauteur de soixante pieds, ils se trouvèrent sur un plateau. Un contre-fort de la montagne y abritait une cahute grossière adossée à la paroi rocheuse. Ils entrèrent.

— Nous voilà arrivés, pards. J'espère que le capitaine sera satisfait de notre butin.

«Soupons et couchons-nous! moi, je n'en peux plus.

— C'est d'avoir tué le conducteur, hein?

«Vous n'avez donc pas la main assez faite à cette besogne? ricana sinistrement un des complices de l'assassin.

Découverte d'un nouveau Crime.

Durant l'après-midi du jour où la diligence de Brighton devait rentrer de Trail End City, la sentinelle de Fort Rest aperçut un piéton, qui s'approchait sur la route.

Elle signala le fait et, peu après, fut à même d'ajouter que ce piéton n'était autre que l'homme au masque.

C'était lui, en effet, qui, dispos, s'avancait d'un pas rapide comme s'il marchait depuis trop peu de temps pour ressentir la moindre lassitude.

Il répondit au salut du factionnaire et tendit au caporal chef de poste la passe du colonel, ce qui lui valut d'être admis immédiatement au fort.

Il se dirigea vers le logement de Buffalo Bill, croisant en route de nombreux curieux, qui le saluèrent respectueusement.

Il s'arrêta au bureau de la diligence et fit savoir au maître de poste qu'il serait là le lendemain pour prendre son service sur la route de Fort Famine; mais le chef de la station répondit:

— La diligence que vous devez conduire a justement du retard. Il y a une demi-heure qu'elle devrait être ici.

— Est-ce à dire, Monsieur, que vous craignez qu'il ne lui soit arrivé malheur?

— Non pas, mais...

— Voulez-vous que je saute à cheval pour aller à la découverte?

— Ma foi, si Brighton n'est pas là dans une demi-

heure, je vous saurai gré de prendre cette peine, car j'attends des valeurs, et je suis inquiet.

— A vos ordres, Monsieur!

«Si vous avez besoin de moi, vous me trouverez chez Buffalo Bill.

Et l'homme masqué s'en alla.

Le chef de station attendait anxieusement que l'arrivée du coche fût signalée par la sentinelle.

Soldats et non combattants s'étaient rassemblés pour recevoir la voiture. A la fin, le colonel Baird fit demander si Brighton était de retour. Alors Pete Porter, le maître de poste, se décida à aller trouver l'inconnu chez Buffalo Bill.

Pete Porter avait du reste son idée. Très intrigué par le mystère dont cet homme s'entourait, ne comprenant pas pourquoi Cody ne l'avait pas mis dans le secret, il voulait prendre son conducteur à l'improviste et découvrir ainsi son identité.

Il s'avança donc à pas de loup vers la porte, mit la main au loquet et ouvrit brusquement.

L'inconnu était assis devant une fenêtre, étudiant une carte; mais il était masqué.

Pete Porter, désemparé, n'osa pas laisser voir son dépit et, du ton le plus aimable qu'il put affecter:

— Je viens vous prier d'aller au-devant de Brighton, Monsieur. Il a plus d'une heure de retard, et cela n'est pas de bon augure.

— En effet, Monsieur. Je vais prendre un des chevaux de Buffalo Bill, et, dans cinq minutes, je serai en route.

Comme si les êtres du logis lui étaient familiers, l'homme au masque mit vivement la main sur une selle de rechange que le scout avait laissée dans sa cabane, et, se rendant au corral de Cody, il choisit un des meilleurs chevaux du lot.

Le seller, le brider, le monter, ce fut l'affaire d'une minute pour l'homme masqué, qui s'élança hors du fort au triple galop.

La foule l'acclama, mais le perdit bientôt de vue. On attendait le résultat de ses investigations avec une mortelle impatience.

Qu'un accident fût arrivé à la diligence, c'était malheureusement certain.

Mais fallait-il aller jusqu'à redouter un drame où le conducteur aurait perdu la vie? Les scènes sanglantes dont la route de Fort Famine avait été le théâtre allaient-elles se renouveler sur celle de Trail End City?

Le soleil se coucha dans une apothéose glorieuse, le crépuscule épanchait l'or de sa pâle lumière sur la terre, et graduellement les ténèbres s'épaissirent jusqu'au moment où tout fut englouti dans le noir.

Une heure, deux heures s'écoulaient.

Quatre heures de retard ! Certes, il était arrivé malheur à la diligence.

Après trois heures d'attente fébrile, la sentinelle de la tour du guet entendit enfin un roulement lointain.

C'était la lourde voiture qui s'approchait.

Bientôt, elle fit son entrée au fort, mais elle était conduite par l'homme au masque et non par Brighton.

Si la sonnerie du couvre-feu n'avait pas obligé les soldats à réintégrer leurs baraquements, tout le monde se fût trouvé là pour voir la voiture arriver.

— Où est Brighton ? demanda le chef de station dès que le conducteur masqué eut arrêté l'attelage.

— Dans la voiture, Monsieur.

— Blessé ?

— Mort.

— Où avez-vous trouvé la diligence ?

— A environ dix milles d'ici. Les chevaux étaient attachés à un arbre et le cadavre de Brighton étendu sur la route.

— On l'a donc tué ?

— A coups de pistolet.

— Qui a fait cela ?... Qui ?...

— Les mystérieux assassins, parbleu ! Qui voulez-vous que ce soit ? Le vol a été le mobile du crime, d'ailleurs.

— Damnation ! ça devient effroyable !

— Ça l'est depuis quelque temps déjà, répondit tranquillement l'homme masqué.

— Vous n'avez vu personne ?

— Personne, Monsieur. Il faisait nuit, et, si je n'avais pas butté sur le cadavre du pauvre Brighton et entendu un cheval hennir, je n'aurais même pas trouvé la diligence, qui était rangée à l'écart du chemin.

— Et qu'avez-vous remarqué ?

— Que le cadavre du conducteur avait été dépouillé de tout ce qu'il pouvait porter de précieux. J'ai voulu le porter dans la diligence, et c'est alors que j'ai constaté que celle-ci avait été également pillée.

— Allons ! vous ferez bien de faire votre rapport au colonel Baird, et cela mettra sans doute fin aux voyages de la diligence sur la route de Trail End City, dit Pete Porter, désolé.

— Pourquoi donc, Monsieur ?

— Qui oserait désormais la piloter ?

— Mais... moi !

— Vous ?

— Oui, je ferai toute la route, voilà tout. Les conducteurs la faisaient bien autrefois.

— Je suis heureux de vous entendre parler ainsi ;

mais je crains que vous n'en ayez pas pour longtemps.

— On peut toujours essayer.

— Oh ! votre audace est à la hauteur de tout, vous l'avez prouvé. Enfin, allez raconter l'affaire au colonel, nous verrons.

L'inconnu se rendit incontinent chez le colonel Baird, qui le reçut aussitôt.

— On vient de m'apprendre votre retour avec la diligence de Brighton, Monsieur.

— J'ai ramené aussi le cadavre de ce malheureux garçon, Colonel.

— Le cadavre ?... Mais j'ignorais... Vite, dites-moi ce qui est arrivé ?

L'homme masqué fit son récit, et le colonel, qui l'avait écouté avec la plus scrupuleuse attention, s'écria :

— Alors, il n'y a plus qu'une chose à faire : puisque les Peaux-Rouges nous laissent tranquilles, pour l'instant, c'est d'adjoindre une escorte à chaque diligence.

— Non, Colonel, point n'est besoin d'escorte, puisque je me charge de conduire la diligence d'un bout à l'autre de la route, depuis Trail End City jusqu'à Fort Famine et retour.

Le colonel ne dissimula pas sa surprise.

— Supposez-vous que, si je vous charge d'assurer ce service, cela suffira pour mettre un terme aux exploits de ces assassins ?

— J'ai accompli heureusement le dernier voyage, Monsieur.

— Cela ne prouve pas que vous ne serez point tué au prochain.

— J'en courrai le risque.

— Allons, soit ! Mais j'ai bien envie de faire occuper militairement toute la route.

— N'en faites rien, Colonel ; ne détachez pas un seul homme du camp à moins de nécessité absolue. Sachez, en effet, que les Indiens ne sont pas aussi pacifiés que vous l'imaginez. Buffalo Bill m'a même chargé de vous conseiller de lancer tous vos scouts dans le pays indien, avec ordre de vous signaler tout mouvement suspect. Il faudrait que les éclaireurs de Fort Famine en fissent autant de leur côté.

— Vous m'étonnez ! Après la leçon que nous avons donnée dernièrement aux Sioux, ils ne sauraient être à la veille d'en venir encore aux mains.

— Je m'explique, Colonel. Les Cheyennes du Nord sont venus dans le Sud faire alliance avec leurs anciens ennemis contre les Blancs.

« Ils ont amené, avec leurs wigwams, des provisions et des poneys en quantité, pour prêter assistance aux Sioux vaincus. Ainsi alliés, les Rouges se sont

enhardis et ont pris une attitude menaçante. Cody juge nécessaire d'établir une double ligne de scouts à travers le pays, d'un fort à l'autre, et de faire avancer le surplus des éclaireurs aussi loin que possible dans le pays indien, pour surveiller les guerriers rouges.

— Voilà de fameuses nouvelles, certes ! dit le colonel Baird, abasourdi.

— C'est la vérité, Colonel, et Cody s'en portera garant à son retour.

— Quand reviendra-t-il ?

— Après-demain soir, Monsieur.

— Je suis heureux d'être averti, et je vais me préparer en conséquence. Mais où est Cody en ce moment ?

— En reconnaissance, Monsieur.

— Sur la frontière indienne ?

— Non, sur le chemin fatal.

— Voyons donc à détacher ces scouts.

— Voici une carte hâtivement tracée qui indique l'emplacement des nouveaux camps des Sioux et du village cheyenne, avec les distances qui les séparent des forts. Ces doubles points rouges désignent les positions que devront occuper les scouts, et ces lignes rouges les chemins qu'ils auront à suivre. Les éclaireurs formeront une bonne barrière entre vous et les Indiens, qui, ne se doutant pas de leur présence, espèrent surprendre un des deux forts, puis enlever l'autre avec toutes leurs forces.

— Qui a dessiné cette carte ?

— Moi, Monsieur.

— C'est tout ce qu'il me fallait, merci ! Je vois que le chemin fatal y est indiqué.

— Oui, Monsieur, ainsi que tout le pays à l'est de ce chemin.

— Votre plan me sera très utile, car il paraît exact. Mais revenons à nos scouts. Il serait bon de les mettre en campagne dès ce soir, après leur avoir communiqué les instructions nécessaires.

Le planton fut immédiatement envoyé au quartier des éclaireurs, avec ordre de leur dire que trente des leurs, bien montés, bien armés et munis de dix jours de vivres, eussent à se présenter chez le colonel dans une heure.

L'inconnu se disposait à se retirer.

— Si cela ne vous contrarie pas, restez, Monsieur, dit le colonel. Vous connaissez le pays mieux que moi, puisque vous avez tracé cette carte, et vous pourrez donner des instructions plus précises aux scouts.

— Il est de fait que pas un pouce du pays ne m'est inconnu, Monsieur.

— Alors aidez-moi à poster les éclaireurs.

— Avec plaisir, Monsieur.

Et, quand ceux-ci se présentèrent, surpris d'être convoqués en si grand nombre à une telle heure, le conducteur masqué leur indiqua minutieusement ce qu'on attendait d'eux, ce qu'ils devaient faire, les positions qu'ils devaient occuper. Sachant que cet homme était le pard de leur chef, et l'ayant vu à l'œuvre, les scouts l'écoutèrent d'autant plus volontiers qu'ils lui reconnaissaient un droit à leur admiration et à leur respect.

Une fois les scouts partis, le colonel Baird, toujours prévoyant, tint conseil avec ses officiers, leur fit part des nouvelles qu'il venait d'apprendre et ordonna que toute la garnison fût tenue sous les armes, mais sans que rien fût dit de nature à provoquer une panique.

Le jour suivant, les quatre cinquièmes de la population du fort se trouvaient rassemblés au départ de la diligence pour Fort Famine.

Cinq minutes avant l'heure fixée, l'homme au masque sortit de chez Buffalo Bill et salua courtoisement ceux qui l'acclamaient.

Il se présenta au chef de station, grimpa sur le siège, rassembla les rênes et attendit le signal.

La diligence était vide, les fenêtres ouvertes. Elle n'emportait que le courrier, car, pour une raison ou pour une autre, les bandits ne s'en prenaient jamais aux lettres confiées à l'administration de l'Oncle Sam, encore que la délivrance de ces lettres s'effectuât souvent en retard à cause d'eux.

— En route !

Un claquement du fouet, quelques bonds brusques des chevaux : l'attelage démarrait.

La diligence disparut derrière la montagne. Là, le conducteur masqué modéra l'allure.

Au premier ruisseau, où les chevaux s'abreuvaient d'ordinaire, il sauta de son siège et entra dans la voiture arrêtée.

Il resta un certain temps à l'intérieur, et, quand il reparut, il avait changé de tenue.

Il referma soigneusement la portière, reprit sa place sur le siège et se remit en route.

— Vous voilà donc de retour, pard ? lui dit Polard, qui avait changé, ce jour-là, de poste avec Steady et occupait le premier relais.

— Mais oui, pourquoi pas ?

— La mort de Brighton aurait pu vous effrayer. L'inconnu fut un instant sans répondre.

— Oh, non ! dit-il enfin. Il faudrait plus d'une histoire comme celle-là pour m'effrayer. J'ai même l'intention de demander officiellement la place de Brighton.

— Savez-vous, pard ? je pense que vous jouez au plus malin avec eux, et que vous leur avez tendu un traquenard.

— Qui vivra verra, répondit laconiquement l'inconnu.

Et, refusant, suivant sa coutume, les invitations à manger et à boire, il prit congé des hommes de la station.

Au second relais, les hommes lui dirent que Steady était en tournée d'inspection aux corrals ; et, après une courte halte, il poursuivit son chemin.

Une fois de plus, il avait bravé l'horreur du Ravin des Morts sans rencontrer âme qui vive, sans aucune aventure.

Il arriva à Fort Famine à l'heure précise et y trouva une foule excitée, impatiente de savoir ce qui lui était arrivé en route.

Il alla immédiatement chez le major Dean, lui remit les dépêches du colonel Baird et, selon les instructions de ce dernier, lui répéta ce qu'il savait au sujet de l'alliance des Sioux et des Cheyennes et l'attaque projetée par les forces réunies des deux tribus contre les forts.

Le major Dean, suivant l'exemple donné par le colonel, convoqua trente scouts équipés en guerre, et l'inconnu leur expliqua la mission qu'ils devaient remplir, non sans recevoir d'eux les mêmes marques de respect que de leurs camarades de Fort Rest.

A tous, il inspirait une sincère admiration mêlée de cette crainte instinctive qu'inspire le mystère.

Le lendemain matin, toute la garnison était sur pied pour voir la diligence repartir.

Comme devant, le conducteur sortit de la cabane de Buffalo Bill, car le chef des scouts avait son logement à Fort Famine aussi bien qu'à Fort Rest. Il eut un court entretien avec le chef de station, prit le pli que lui tendait l'ordonnance du major Dean et qui était destiné au colonel Baird, puis, saluant ses admirateurs, il prit sa place et, au signal, enleva son attelage.

La diligence ne tarda pas à se perdre dans le lointain, et, au fort, l'excitation fit place à une sorte de dépression morbide ; car rien n'est plus pénible à supporter que l'incertitude.

Il fit sa halte ordinaire entre le fort et la station et en profita pour fermer hermétiquement sa voiture, en tirant avec soin les rideaux des fenêtres et des portières.

Arrivé à la station N° 2, l'homme masqué s'entretint avec les palefreniers, tandis qu'ils changeaient les chevaux, et il apprit de Pollard que « Capitaine » Steady était encore absent.

Aux abords du Ravin des Morts, l'homme au masque prit ses précautions habituelles : il ralentit

l'allure de ses bêtes, arma son fusil, qu'il plaça sur ses genoux, et déposa l'un de ses revolvers sur le siège, laissant l'autre à sa ceinture, prêt à se servir de l'un ou de l'autre.

Mais, cette fois, les chevaux avançaient en pointant des oreilles comme s'ils pressentaient un danger. Le conducteur redoubla donc d'attention.

En s'engageant sur le terrain découvert qui occupait le milieu du cañon et dont nous avons souvent parlé, l'inconnu tressaillit. Son œil de lynx venait d'apercevoir un cavalier venant à sa rencontre. Ce cavalier s'engageait sur la zone dénudée que Buffalo Bill appelait « le cimetière ».

— C'est Steady ! se dit l'inconnu.

Et il arrêta son attelage.

Steady avait pris le trot. Il cria.

— Je regrette de n'avoir pas été là quand vous êtes passé au N° 2, pard masqué. J'étais en train de visiter les corrals. Vous devez savoir que je suis capitaine inspecteur des relais entre Trail End City et Fort Famine ?

— Oh, oui ! je sais cela.

— Tout va bien ?

— On ne peut mieux.

— Vous n'avez pas été attaqué ?

— Non, heureusement pour ces fieffés coquins.

— Et pour vous aussi ?

— Oh ! moi, je m'en soucie peu. Je donnerais volontiers ma vie pour les voir pendus.

— Dites donc, j'en suis ?

— De quoi ?

— De la partie. Les têtes de ces gredins sont mises à prix et valent gros.

— Oui, la compagnie offre de belles sommes.

— Eh bien ! l'aide de quelqu'un vous est sûrement nécessaire, et vous n'avez pas besoin de tant d'or, n'est-ce pas ?

— Erreur, pard Steady ! Plus j'en aurai, mieux ça vaudra.

— Je ne suis pas gourmand. Je travaillerai d'ur pour vous, et je me contenterai du quart de ce que ça vous rapportera.

— Ma foi ! j'avais déjà songé à cela. Quand mes plans seront tirés, je vous ferai signe.

— Mais comment se fait-il que vous puissiez conduire impunément sur cette route, vous et pas les autres ?

— Ecoutez, Steady, murmura le masque. La conviction est que les assassins ont appris d'une façon quelconque que je leur ai préparé un piège qui les anéantira tous s'ils s'avisent jamais de m'attaquer. Mais pas un mot de tout ceci, n'est-ce pas ?

— Non, vous pouvez avoir confiance en moi. En quoi consiste ce piège ?

— Je vous le dirai plus tard. Allons, au revoir, Steady ! Il faut que je parte, dit l'inconnu, qui s'éloigna, tandis que le chef inspecteur s'attardait à le contempler par derrière avec une expression étrange.

A l'arrivée à Fort Rest, la diligence n'était pas fermée, comme lorsqu'elle avait passé aux relais et dans le Ravin des Morts.

Les glaces étaient baissées et les rideaux ouverts, au départ du fort.

Le colonel posa plusieurs questions à l'homme au masque et lui dit :

— J'ai reçu avis des scouts, il y a une heure, que le Peaux-Rouges étaient certainement sur le point de s'ébranler ; et, comme il n'est pas douteux que ce mouvement ne soit dirigé contre nous, je me félicite d'avoir suivi l'avis que vous m'avez donné, tant au nom de Cody qu'au vôtre.

— En effet, vous ne redoutez pas d'être surpris, maintenant.

— Je suppose que vous allez conduire la diligence à Trail End City, mon ami ?

— Oui, Monsieur ; je vais tâcher.

— Voulez-vous une escorte ?

— Oh, non !

— Vous savez mieux que moi ce qu'il vous faut. « Je prierais Dieu qu'il vous protège, dit le colonel, qui échangea une poignée de main avec l'inconnu.

Ce dernier se retira chez Buffalo Bill, d'où il sortit presque aussitôt, après s'être assuré que personne ne se trouvait à proximité. Alors, suivant l'ombre d'une rangée d'arbres, il s'achemina vers le parc des officiers, derrière lequel la porte du colonel s'ouvrait dans la palissade.

Il s'approcha de cette porte, ôta les barres, ouvrit, et une haute silhouette entra.

— Merci, pard ! Je vais me rendre immédiatement au quartier général. Le colonel y est, j'espère ?

— Oui, Bill. Du moins, j'ai eu une entrevue avec lui, il y a deux heures.

— Si vous m'attendiez ici pour refermer la porte derrière moi ? je ne serai pas longtemps.

— Entendu ! Dépêchez-vous.

Le scout fut bientôt au logis du colonel. Il passa devant la sentinelle, et le planton l'introduisit sans difficulté.

— Enchanté de vous revoir, Cody ! Seulement, je vous avoue qu'avec le masque et vous il y a de quoi perdre la tête.

— Vous en êtes encore à vous demander si nous ne faisons qu'un, oui ou non, n'est-ce pas ? dit en souriant Buffalo Bill.

— Eh, oui ! encore que je ne puisse douter de votre parole ni de la sienne ! fit le colonel en regardant Cody avec un ébahissement comique.

— Nous sommes bien deux, Colonel : moi et mon double. Mais nous ne faisons qu'un, en ce sens que nous nous employons tous les deux à la réussite du même projet.

— Je vous crois, je vous crois... Où est le lieutenant Manning Moore avec ses hommes ? et Buckskin Charlie ?

— Ils sont de service, Monsieur, et je viens vous demander encore sept de mes scouts, dont j'ai besoin pour cette nuit.

— Vous savez que, d'après votre avis, j'en ai envoyé trente dans le pays indien ?

— Oui, Monsieur, et cela vous préservera d'une surprise. Toutefois, les sept hommes que je vous ai demandés me sont nécessaires.

— Vous les aurez.

— Colonel Baird, je ne désire pas vous tenir à l'écart de mes projets ; mais, en agissant secrètement, en restant mon maître, je puis obtenir de bien meilleurs résultats, et, si tout va comme j'y compte, vous serez le premier à convenir que j'ai eu raison d'agir ainsi.

— Très bien, Cody ! Suivez votre piste à votre idée. Maintenant, voulez-vous choisir vos sept scouts ?

— C'est fait, Colonel ; je voudrais ceux-là, dit Buffalo Bill en présentant une liste à l'officier.

Les sept éclaireurs furent étonnés, en se présentant au logement de leur chef, de le trouver chez lui. Il les reçut aimablement et leur dit :

— Je requiers vos services à l'instant, pards. Il faut vous préparer pour un voyage d'une dizaine de jours. Dès que ce sera possible, quittez le fort. Rendez-vous au cotonnier solitaire, dans la plaine, l'arbre que nous appelons la « sentinelle ». Ne perdez pas de temps pour vous y rendre. Je vous y attendrai. Et, sous aucun prétexte, ne divulguez ma présence ici. Compris ?

— Compris ! répondirent en chœur les hommes, qui coururent à leur quartier.

Après un autre entretien avec le colonel, Buffalo Bill prit congé en lui recommandant encore de veiller à ce que la sentinelle et le planton observassent le plus scrupuleux silence sur son apparition au fort.

Il retourna vivement à la porte dérobée où l'attendait son compagnon, avec lequel il causa gravement pendant quelques minutes.

Là-dessus, ils se séparèrent ; Buffalo Bill franchit la poterne, et l'homme masqué la referma derrière lui.

Tandis que celui-ci retournait à la cabane du scout, où il avait élu domicile, Cody se glissait jusqu'à un bouquet d'arbres assez éloigné et y reprenait son cheval, qu'il y avait attaché.

Puis il courut au rendez-vous qu'il venait de fixer aux scouts.

Peu après lui, les éclaireurs s'approchèrent à la file indienne du cotonnier solitaire.

— A la bonne heure, pards ! vous êtes ponctuels, et ça me fait plaisir, car vous avez un bon bout de chemin à faire avant demain.

— Nous sommes disposés à avaler n'importe combien de milles, pard Bill, dit celui qui marchait en tête, Arizona Bob, un gaillard qui avait de remarquables états de service.

— Très bien, Arizona Bob ! Voici ce que j'attends de vous. Vous allez vous rendre au lieu que vous appelez Bee Hive Cliffs, les Rochers de la Ruche ; Buckskin Charlie et un autre vous y attendent. Ce dernier vous conduira à la rencontre d'une petite troupe commandée par le lieutenant Manning Moore, et que vous serez chargé de guider et d'éclairer.

— Le lieutenant Moore ? C'est un bon ; il n'y en a pas de meilleur, remarqua Arizona Bob.

— Oui, c'est l'homme qui convient.

« Vous vous mettrez à sa disposition, et vos camarades suivront Buckskin Charlie, qui les conduira à un certain campement secret.

« Avec vous, Arizona Bob, le lieutenant Moore aura six hommes en tout. D'autre part, Buckskin Charlie en aura sept, moi compris, et c'est juste ce qu'il faut pour réaliser mes plans.

— Ça ira, Chef, n'ayez crainte !

« Dites-nous ce qu'il faut faire, et nous vous suivrons jusqu'à la mort.

— Je le sais, garçons.

« Allons, bonsoir, car j'ai affaire ailleurs ! Mais je vous reverrai dans un jour ou deux.

Sur ce, le scout s'éloigna dans une direction opposée à celle des hommes, qui allèrent, sous la conduite d'Arizona Bob, vers Bee Hive Cliffs, situé à une douzaine de milles plus loin.

Buffalo Bill allait à l'est ; il galopa pendant des milles et des milles.

Enfin il s'arrêta dans un vallon, dessella son cheval et le mit au piquet, puis s'achemina à pied vers une colline rocheuse qui surplombait un torrent rapide, à un mille de là.

Il escalada les rochers à la recherche d'un abri convenable, étendit ses couvertures dès qu'il l'eût trouvé et, sitôt couché ; s'endormit.

Cependant, l'homme masqué était revenu chez Buffalo Bill, où il passa la nuit.

Il se leva de bonne heure, mangea de grand appétit le déjeuner que le cuisinier du mess des officiers lui avait servi et se rendit à la station de poste pour prendre sa place sur le siège de la diligence.

On s'intéressait de plus en plus aux allées et venues du coche et au mystérieux inconnu qui risquait

si hardiment sa vie pour le conduire. La place était noire de monde. Des hourras, des applaudissements retentirent, et, quand la diligence passa devant le corps de garde, le piquet lui rendit les honneurs.

Cette fois, il n'était peut-être pas un habitant du fort qui espérait revoir l'inconnu. Dans l'opinion de tous, les énigmatiques assassins avaient transporté la scène de leurs exploits sur la route de Trail End City. A peine le conducteur masqué était-il parti, qu'une fièvre d'appréhension saisit ses admirateurs, qui ne comprenaient pas pourquoi le colonel Baird n'avait pas adjoint une escorte à ce brave, dont la vie en valait vraiment bien la peine.

Steady en fâcheuse Posture.

Quand l'homme masqué eut quitté le poste de relais où il avait, cette fois, rencontré Steady, une discussion s'engagea entre l'inspecteur et les hommes de la station sur la bravoure et l'habileté du conducteur inconnu.

Steady y mit fin en disant :

— Il faut que je m'en aille, car on m'attend là-bas, et j'aurai encore à revenir.

Sur quoi, il monta à cheval et s'éloigna.

Il s'était arrêté à l'endroit où Brighton avait été assassiné, et il contemplait la scène du meurtre avec curiosité, sans rien craindre pour lui-même, quand il entendit cette sommation terrifiante :

— Les deux mains en l'air, pard, ou je fais feu ! Steady, se voyant bien pincé, devint pâle comme un mort.

Tout près de lui, d'un côté, s'élevait un gros bloc erratique, et derrière, se penchant par-dessus, un homme le mettait en joue.

Quel était cet homme ? L'inspecteur n'aurait su le dire, car sa face était voilée par un mouchoir attaché derrière la tête et percé de deux trous à hauteur des yeux.

Il était misérablement vêtu, et ses longs cheveux ébouriffés pendaient de chaque côté de sa figure comme les repentirs d'une vieille fille.

En tout cas, son fusil était pointé sur le cœur de Steady, qui, aimant la vie, s'empressa d'obéir à la sommation.

Alors l'homme sortit de son abri.

Une couverture lui tenait lieu de manteau. Tout son extérieur indiquait une misère noire.

— Vos pistolets et votre couteau, avant tout, pard ! ordonna-t-il.

Il s'empara de la ceinture d'armes.

— Maintenant, vos valeurs !

— Je n'en ai pas.

— Vous donnez une entorse à la vérité, car voici une belle montre, une superbe chaîne et aussi une jolie bague, dont je ferai cadeau à ma fiancée, le jour où je deviendrai honnête homme. Allons ! pas de sottises, ou je vous couche sur l'herbe avec une balle dans la peau.

Steady gémit ; mais le bandit se montra inexorable, prenant montre, chaîne et bague et réclamant l'argent que Steady avait sur lui.

Celui-ci était, en effet, porteur d'une belle somme. Il dut la remettre au voleur, quoiqu'il eût commencé par jurer qu'il n'avait pas le sou.

Le fait est que le bandit semblait s'amuser de la mésaventure de l'inspecteur des corrals de la poste et se faire un point d'honneur de ne lui laisser absolument rien : il le fouilla, l'obligea à ôter ses bottes et s'empara encore d'un portefeuille bourré de banknotes et de quelques autres papiers.

— Maintenant, pard, je pense qu'il ne vous reste plus grand'chose. Vous pouvez donc passer votre chemin. Allez ! Mais ne vous retournez pas, ou gare !

Steady ne demanda pas son reste. Il partit au galop, sacrant contre le bandit avec d'autant plus de colère que c'était la première fois qu'on le dévalisait.

Il aurait bien voulu rebousser chemin pour lancer ses hommes aux troussees du gremlin, mais il ne l'osait.

Il pouvait toutefois décrire un crochet dans les terres pour rejoindre la station.

Réflexion faite, comme il était désarmé, il préféra se rendre au fort, afin que le colonel Baird sût qu'on venait de le dépouiller à l'endroit même où l'on avait assassiné Brighton.

Fort de cette résolution, il galopa sans arrêt jusqu'à Fort Rest, non sans pester encore contre sa guigne.

— Suis-je idiot ! se disait-il. Suis-je idiot !

Le Masque dévoile son Plan.

Le conducteur masqué, contre toute attente, atteignit Trail End City sans encombre. Là, il se promena jusqu'à la nuit. Alors, descendant la colline, il franchit la rivière sur le pont en pilotis qui était jeté d'une

berge à l'autre et remonta le chemin des diligences vers les montagnes.

Au bout de plusieurs milles, il laissa la route et se mit à longer une chaîne de hautes collines où aucun chemin n'était tracé. Il semblait connaître les lieux, et il marchait sans hésitation. Un coup de sifflet discret l'arrêta.

Il répondit de la même manière par trois fois, et, en voyant un homme sortir de l'ombre d'un arbre, il murmura :

— Enfin, pard ! Je commençais à m'inquiéter.

— Oh ! il n'y avait pas de quoi, répondit l'autre. Voici les chevaux. En selle, et éloignons-nous vivement. Vous savez qu'il faut que nous visitons les deux camps, et nous ne pouvons voyager que de nuit.

— Oui, et je n'ai que deux jours entiers à moi. Le matin du troisième, je dois être sur le siège de la diligence.

— Vous y serez, pard, n'ayez crainte.

De fait, le matin du troisième jour, à l'heure exacte, on vit l'homme au masque se diriger vers Wayside Hotel et se présenter au maître de poste.

— Où diable étiez-vous donc, pard ? s'écria le chef de station, étonné.

— J'aime la chasse ; j'ai pris mon fusil, et j'ai fait un tour dans la montagne.

— Où vous vous êtes perdu, hein ? Oui, ça m'a l'air d'être ça, dit le maître de poste.

— L'explication en vaut une autre. Tenons-la pour vraie, si vous voulez !

— D'accord ! Avez-vous faim ? L'heure du départ approche ; venez déjeuner.

Le masque partit de Trail End City sans autre aventure. Il s'arrêta dans la montagne pour entrer dans sa voiture, comme il le faisait toujours. Il y resta un moment, puis il la referma aussi minutieusement que les autres fois.

Les relais furent franchis sans autre incident, et la diligence entra au fort en avance sur l'horaire.

En voyant le conducteur masqué sain et sauf sur le siège après la mort de Brighton, les soldats ne mirent plus de bornes à leur enthousiasme et poussèrent de formidables vivats.

L'inconnu remit le courrier au maître de poste et porta lui-même les dépêches destinées au colonel.

A la demande de celui-ci, il raconta l'histoire de son voyage à Trail End City.

— Bien entendu, vous connaissez le surveillant des relais ? dit le colonel.

— Oh ! oui, Monsieur, je le connais !

— Eh bien ! il a été arrêté au sortir de la station No 2 et dépouillé de tout ce qu'il possédait de précieux.

« Il est venu se plaindre à moi et m'a demandé en grâce de mettre une centaine de soldats aux trousses de son voleur.

— C'est à l'endroit même où Brighton a été tué que cette affaire a eu lieu.

— Ah! vous savez donc?

— Tout, Monsieur.

— Vous avez vu Stead depuis?

— Non pas.

— Alors comment se fait-il que vous sachiez?

— Je ne puis m'expliquer maintenant, Colonel; mais ça ne tardera pas.

— Vous me surprenez, Monsieur.

— Je regrette de ne pas pouvoir vous faire connaître les faits, Colonel Baird; mais tout est bien qui finit bien, et vous serez satisfait bientôt.

« N'avez-vous rien à porter à Fort Famine?

— Si, une lettre pour le major Dean. Je vous la ferai remettre demain matin.

L'inconnu se sépara du colonel, que ses allures énigmatiques intriguaient de plus en plus.

Comme d'habitude, la diligence partit au milieu d'une véritable ovation en l'honneur de son intrépide conducteur, qui, par son indomptable et heureuse bravoure, rompa la série rouge des meurtres du Ravin des Morts.

En route, il se comporta comme les autres fois, fit une courte disparition à l'intérieur du coche, en ferma toutes les issues, et, en entrant dans le Ravin des Morts, prit la précaution de ralentir l'allure et de tenir ses armes sous sa main.

La voiture fit une courte halte sur le terrain découvert, au milieu du cañon funèbre, et reprit son chemin vers Fort Famine.

Steady, qu'il rencontra à un des relais, ne manqua pas de lui raconter la piteuse histoire de son arrestation.

— Le colonel m'a conté ça, Steady, dit l'inconnu, qui n'en daigna pas moins écouter attentivement les récriminations de l'inspecteur des relais.

— Ça prouve que les outlaws tiennent toujours la campagne, n'est-ce pas?

— En effet. Il ne me reste qu'à souhaiter qu'ils s'attaquent à moi, car le voyage devient fastidieux dans cette quiétude.

— Vous n'allez pas dire que vous voudriez être arrêté? fit Steady avec stupéfaction.

— Si donc!

— Si ça arrivait, vous chanteriez une autre chanson.

— Alors ils prendraient part au chœur, répondit négligemment la masque, qui ajouta:

— Que vous ont-ils pris, Steady?

— Ma montre et ma chaîne, auxquelles je tenais beaucoup et qui ont du prix, une bague qu'un ami m'avait offerte, quelques papiers qui n'avaient de valeur que pour moi et quelques centaines de dollars.

— Un vrai butin, eh?... Allons! je m'en vais, dit le conducteur, qui effectua heureusement le reste du voyage.

Le lendemain, toujours ponctuel, le conducteur masqué quitta Fort Famine, et, après s'être arrêté et avoir fermé sa voiture quelques milles plus loin, il murmura en remontant sur le siège:

— J'ai comme un pressentiment qu'il va se passer quelque chose cette fois, et j'ai remarqué par expérience qu'il fallait tenir compte de ces mystérieux avertissements que nous recevons de la Providence.

Il se tint donc sur le qui-vive.

Au premier relais, il dut s'arrêter un peu plus longtemps que de coutume, parce qu'un des palefreniers était à la chasse, et qu'un autre avait reçu un coup de pied de cheval.

Il fit prendre le pas à son attelage à l'entrée du Ravin des Morts, et il allait s'engager sur le terrain découvert, quand deux coups de feu tirés en succession rapide retentirent, et l'homme au masque se renversa sur son siège, apparemment frappé à mort.

Alors, deux hommes bondirent d'entre les rochers. Ils étaient masqués, eux aussi, et ils s'élançèrent vers le coche en brandissant triomphalement leurs armes. A ce moment, il se passa quelque chose d'inattendu. Brusquement, le conducteur se redressa et déchargea ses revolvers sur les assaillants.

Cette fois, les coups portèrent; il n'était plus question de ruse de guerre comme celle que le masque venait d'employer. Les deux bandits roulèrent sur le sol, chacun avec une balle dans la tête.

Sautant de son siège avec une agilité qui prouvait qu'il n'était pas même blessé, l'inconnu s'approcha des deux cadavres, arracha les masques qui dissimulaient leurs traits et les dévisagea longuement.

Il ne dit mot, et, après quelques minutes de cet examen, il se remit en route, sans cesser de se tenir sur ses gardes.

Au sortir du Ravin des Morts, il murmura:

« C'était bien un pressentiment.

« Et il n'était pas trompeur: il est arrivé quelque chose.

Au relais suivant, il trouva Steady, qui avait entendu la trompe du coche.

L'inspecteur ne paraissait pas encore remis de sa mésaventure.

— Quoi, pard! fit-il. Toujours invulnérable?

— Oui, Steady; mais j'ai laissé deux cadavres dans le cañon.

L'inspecteur sursauta.

— Des voyageurs ?

— Non, je n'en avais pas. On a tiré sur moi. Voyez ! une balle a traversé mon sombrero et une autre le pan gauche de mon manteau.

— Diable !

— Je vous avais dit que ça tournerait mal pour ceux qui m'attaqueraient.

— Vous les avez tués ?

— Juste. Et je les ai abandonnés sur le terrain, laissant à leurs complices, qui ne peuvent être loin, le soin de les enterrer.

« Comme ils étaient masqués, j'ignore encore à qui j'ai eu à faire.

— Qu'on me damne, si vous ne battez pas tout ce que j'ai vu de plus fort jusqu'ici, pard !

— Si vous poussiez une pointe de ce côté, Steady, vous découvririez peut-être l'endroit où on les enterrera, en même temps que leur identité.

— J'irai. Je vais partir tout de suite, et je vous ferai part du résultat à notre prochaine rencontre.

— C'est ça. Au revoir ! dit l'homme au masque en s'éloignant.

La diligence entra à Fort Rest avant l'heure. Son conducteur était aussi maître de lui que si rien d'anormal ne s'était passé, et il dit tranquillement au chef de station :

— Accompagnez-moi chez le colonel, Mr. Porter ; j'ai du nouveau à lui apprendre.

Pete Porter était intrigué ; en le voyant se rendre au quartier général avec l'inconnu, chacun devina qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire.

— Eh bien ! Monsieur l'inconnu, m'apportez-vous des nouvelles ?

— Oui, Colonel. Je viens vous dire qu'on m'a salué de deux coups de feu dans le Ravin des Morts.

Et le masque montra la trace des balles dans ses vêtements.

— Blessé ? s'écria le colonel.

— Non, Monsieur, heureusement.

— Vous leur avez échappé en forçant l'allure ?

— Du tout, Monsieur ; j'ai fait le mort. Je suis tombé sur mon siège ; et, dès que les misérables sont sortis de leur abri, je les ai tués. Plus tard, j'ai dit à Steady d'aller voir où leurs complices les ont enterrés.

— Je vais dépêcher une troupe sur les lieux.

— Non pas, Monsieur. Je désire me rendre directement à Trail End City, avec l'autorisation de Mr. Porter, bien entendu.

— Pourquoi faire ? demanda le maître de poste.

— Tout ce que je puis dire, Monsieur, c'est qu'une attaque des Peaux-Rouges contre le fort est imminente,

et que j'ai emporté de Fort Famine des sommes considérables, ainsi qu'un courrier important, destinés à Trail End City. Je voudrais donc profiter de ce que la route est encore libre et de ce qu'on n'attend pas aujourd'hui le passage de la diligence, pour m'y rendre, et, là-bas, j'aurai plusieurs jours à moi avant de repartir.

— Oui, Porter, laissez-le s'en aller.

— Certainement, Monsieur.

— Et vous m'obligeriez de me procurer le meilleur attelage possible dans le plus bref délai, Mr. Porter, ajouta l'homme masqué.

Pendant que le chef de station courait donner des ordres en conséquence, le colonel Baird expliqua au conducteur la situation telle qu'il la voyait.

— Il faut que je vous dise, Monsieur, que les scouts m'ont signalé un mouvement de retraite des Rouges vers le nord. Peut-être ont-ils appris que nous étions tout disposés à les recevoir et ont-ils renoncé à l'expédition qu'ils projetaient contre nous.

— Non, Colonel, c'est un stratagème, j'en suis sûr. Ils vont s'arrêter et planter leurs tentes quelque part, et leurs guerriers, décrivant un grand circuit, s'arrangeront pour vous prendre à revers. Je vous en conjure, ne cessez pas de faire bonne garde.

— Je suivrai votre avis, dit le colonel.

Ce fut une grosse émotion dans la garnison du fort de voir la diligence partir pour Trail End City au bout d'une demi-heure, au lieu d'attendre le lendemain matin.

— Je puis dépasser le second relais avant la chute du jour et arriver à Trail End City vers minuit, pensait le conducteur masqué en fouettant ses chevaux.

Il avait enlevé une douzaine de milles, lorsqu'il aperçut au loin un point mobile et noir. Dès lors il tint ses yeux constamment attentifs à cet objet mouvant, sans en avoir l'air, en se disant :

— C'est un Indien, aussi vrai que je suis un pêcheur ; et il cherche à se cacher de moi.

La diligence continua de rouler comme si le conducteur n'avait rien remarqué de suspect, et elle passait devant un buisson couronnant une cressée rocheuse, quand le conducteur leva son fusil et fit feu.

Un hurlement suivit la détonation, et un Peau-Rouge roula des rochers sur l'herbe en contrebas.

L'inconnu fut tout de suite aux côtés de l'Indien, qui râla, blessé mortellement.

— Quoi ! fit-il, est-ce mon frère rouge, le chef surnommé Tricolore, de la tribu des Winnebagoes ?

« Oui, c'est bien lui ! Il avait donc l'intention de me tuer, moi, son frère blanc, la Main qui Guérit ?

Et, s'agenouillant aux côtés du moribond, l'in-

connu se pencha et souleva son masque de manière que l'indien pût voir son visage.

— Mon frère blanc parla avec une langue sincère... C'est bien la Main qui Guérit; mais il a tué son frère rouge Tricolore, répondit l'indien d'une voix éteinte.

Et il passa sa main tremblante sur son épaisse chevelure aux reflets étranges, car elle était faite de mèches blanches, brunes et rousses, d'où son sobriquet.

— Depuis qu'il a quitté sa tribu pour se joindre aux Sioux, Tricolore a oublié qu'il était le frère du Visage-Pâle, et il est ici pour tuer mes gens. Il veut devenir un grand chef, et il conduit les Rouges en reconnaissance contre les forts, pour les surprendre pendant la nuit et tuer et piller. Est-ce là ce que Main qui Guérit a enseigné à son frère rouge? Tricolore a-t-il la mémoire si courte?

Ces paroles firent une grande impression sur l'Indien.

C'était un spécimen remarquable de sa race, grand, musclé, et dont le visage respirait la noblesse.

Le chef indien, un instant silencieux, répondit en bon anglais, d'un accent ému et sincère.

— Tricolore a eu tort.

« Il n'aurait pas dû oublier l'enseignement de son frère pâle, Main qui Guérit; mais voici qu'il meurt, il ne pourra plus mal faire. Oui, il va rejoindre ses pères dans les bienheureux territoires des chasses éternelles!

— Tricolore peut encore faire du bien; il peut réjouir le cœur de son frère blanc, en lui parlant des ennemis rouges qui viennent pour tuer ceux de son peuple.

Le chef parut réfléchir pendant quelques minutes; puis il dit:

— Tricolore aime son frère blanc, c'est pourquoi il parlera.

L'homme masqué se pencha davantage, et, pour faciliter la tâche du moribond, il lui posa des questions auxquelles Tricolore répondit.

Mais la voix du blessé devenait de plus en plus rauque, et, dans un spasme, il rendit le dernier soupir.

L'inconnu se releva et transporta dans la voiture le cadavre de l'Indien avec autant de facilité que si c'eût été celui d'un enfant.

Puis il reprit sa place sur le siège et, dans l'ombre naissante, atteignit les lieux ensanglantés par le meurtre de Brighton.

Il s'arrêta et donna trois coups de sifflet prolongés et stridents.

La réponse ne se fit pas attendre. Un homme apparut dévalant la colline.

Le conducteur masqué eut un court entretien avec cet étranger. Les deux hommes dépouillèrent ensuite l'Indien de son costume, lui coupèrent les cheveux au ras de la tête, puis enroulèrent le cadavre dans une couverture et déposèrent ses hardes et ses armes dans une autre, qu'ils ficelèrent solidement.

— Maintenant, allez chercher votre cheval; je le prendrai pour rebourner sur mes pas, dit le conducteur. Pendant ce temps, je creuserai une tombe pour ce pauvre Tricolore.

L'autre s'éclipsa, et, quand il revint à cheval, la fosse ouverte dans la terre meuble était presque achevée.

— Vous savez ce qui est convenu? dit le conducteur, une fois que le cadavre fut enterré. Je retourne au fort immédiatement.

Il sauta sur le cheval de l'étranger, après avoir attaché derrière lui la couverture contenant l'équipement de l'Indien, puis il s'éloigna au galop, tandis que son compagnon prenait charge de la diligence et la poussait à une vive allure sur la route de Trail End City.

Quand les hommes du prochain relais entendirent le roulement du coche, ils sortirent de leur logement en hâte, se demandant ce qui arrivait.

— Ho! Buckskin Charlie! s'écria l'un d'eux qui reconnut le scout sur le siège.

« Pourquoi donc est-ce vous qui pilotez la guimbarde, et pourquoi arrive-t-elle ce soir alors qu'on ne l'attendait que demain?

— On a tiré sur le masque dans le Ravin des Morts. Il s'est débarrassé des assaillants, mais il a été touché, et j'ai dû le remplacer.

— Ça ne nous dit pas pourquoi la voiture arrive aujourd'hui.

— Elle porte des dépêches importantes.

— Ah! voilà! ça s'explique.

Les chevaux furent vivement remplacés, et Buckskin Charlie fit un joli départ, car il avait tenu jadis l'emploi de conducteur à la Compagnie de l'Overland.

Au second relais, il raconta la même histoire. Quelques milles plus loin, il arrêta la voiture pour faire un signal identique à celui auquel il avait répondu tout à l'heure.

Ce fut Buffalo Bill qui parut.

— Ohé, Chef! je vous apporte des nouvelles, cria Buckskin Charlie en sautant à terre.

Ils eurent quelques instants d'une conversation animée que le chef des scouts conclut par ces mots:

— Bien, Charlie. Je le verrai à l'endroit indiqué. Dès que la diligence sera rendue à Trail End City, rejoignez le lieutenant Moore et dites-lui de laisser

les camps à la garde d'un homme et de se porter à la Passe du Précipice avec les autres.

— Entendu, Monsieur; nous y serons à temps, n'ayez crainte! répondit Buckskin Charlie, qui se remit rapidement en route.

A minuit précis, les gens de Trail End City eurent une vive surprise. La diligence venait de s'arrêter à la porte de Wayside Hotel, et le maître de poste, qui s'était précipité dehors, s'écriait:

— Qu'est-ce qu'il y a eu encore? C'est Buckskin Charlie qui conduit la voiture!

A ces mots, tous les clients du «saloon», occupés à jouer, à boire et à bavarder, s'élançèrent sur le seuil de l'hôtel.

Mais Buckskin Charlie ne s'arrêta pas à satisfaire leur curiosité.

Le maître de poste le conduisit dans une salle du restaurant, où il lui fit servir un repas substantiel. L'intrépide scout y fit honneur, tout en relatant l'aventure du conducteur masqué avec les outlaws.

Puis il courut à l'écurie, trouva un cheval tout sellé, le monta et reprit le chemin des diligences; mais il le quitta avant d'arriver au premier relais, prenant à gauche et allant au grand galop.

Pendant ce temps, l'homme masqué, monté sur la bête de Buckskin Charlie, avait piqué des deux vers Fort Rest.

La sentinelle l'ayant arrêté, il mit pied à terre pour lui montrer sa passe; après quoi, il obtint sans peine d'être admis sur-le-champ par le colonel.

— Eh bien! mon ami, a-t-on encore fait feu sur vous?

— Mon Colonel, c'est moi qui ai tiré le premier, cette fois, et j'ai rebroussé chemin pour vous confier quelque chose de la plus haute importance.

Le colonel vit que le mystérieux personnage brblait de s'expliquer.

— Asseyez-vous, dit-il, et parlez.

— Monsieur, c'est une vraie chance que je sois parti ce soir, car j'ai découvert un Indien embusqué sur la route.

— Un Indien?

— Oui, Monsieur. Un éclaireur rouge. Je faisais semblant de ne pas le voir, et, en passant devant son abri, je lui ai logé une balle dans le corps.

— Avant qu'il pût tirer sur vous?

— Son intention n'était pas de tirer sur moi, Monsieur. Il avait un plus gros gibier en vue.

— Ah!

— Je l'avais blessé mortellement. Revolver au poing, je sautai sur la route, et c'est alors que je reconnus un Winnebago, mon frère rouge, comme il

s'intitulait. Il avait quitté sa tribu pour passer aux Sioux, et, comptant gagner rang et gloire parmi eux, il les avait pressés de le laisser organiser l'expédition contre les forts.

«Son plan était de reporter l'emplacement de leur village plus au nord et dans une plus forte position, puis d'emmener les guerriers par un chemin détourné et la Passe du Précipice jusqu'à Fort Rest, qu'ils devaient attaquer après-demain à l'aube.

— Voilà de grosses nouvelles, Monsieur, et qui m'étonnent. Et vous l'avez cru?

— Oui, Colonel, entièrement. Les Cheyennes ouvriront la marche, avec les Sioux en réserve, et, après Fort Rest, ils espèrent prendre Fort Famine. Les Cheyennes sont au nombre de mille environ; les Sioux ont douze cent guerriers; tous sont montés sur des poneys de choix et bien armés. Ils savent que vous n'avez pas de scouts du côté où ils arriveront, et, deux heures après avoir franchi la Passe du Précipice, ils peuvent être devant le fort. Leurs poneys porteront de longues perches et des échelles faites de lanières de peau, que les Cheyennes dresseront contre la palissade pour l'escalader; après quoi ils n'auront plus qu'à ouvrir les portes aux Sioux, qui chargeront à cheval.

Le colonel eut un sifflement expressif.

— C'est là, en vérité, une intelligente tactique, Monsieur, et qui prouve que votre frère rouge était un chef habile... Si ce projet se réalisait, le résultat serait épouvantable pour nous. Mille Cheyennes, douze cents Sioux à cheval, et nous autres pris à l'improviste, que faire?

«N'avez-vous plus rien à m'apprendre, Monsieur?

— Je suis demeuré près de Tricolore jusqu'à sa mort et l'ai interrogé, car j'avais une idée en tête.

— Quelque plan hardi, sans doute?

— Et même dangereux, mais seulement s'il est mal exécuté. Tricolore tenait son nom d'un signe d'identité remarquable: sa chevelure était faite de mèches diversement colorées. Une touffe de cheveux était blanche comme la neige, une autre d'un noir de jais et la troisième toute rousse. Il était si fier de cette particularité qu'il ne portait en fait de coiffure qu'un bandeau de verroterie non garni de plumes. Il était juste de ma taille, et ses traits étaient réguliers, de sorte que je peux me déguiser comme lui, car j'ai coupé sa chevelure, et je la coudrai ce soir à son bandeau, dont je me suis emparé en même temps que de ses vêtements et de ses armes. Il m'a dit que son cheval était au piquet, non loin de l'endroit où je l'ai tué; il me sera facile de le retrouver.

— Oui, je vois à présent quelle est votre intention. Mais ce Tricolore, il parlait cheyenne?

— Je parle sioux et cheyenne très couramment, Colonel Baird.

— Vous allez courir des risques terribles!

— Peut-être moins terribles que vous ne le pensez. Je dois aussi vous informer que Buffalo Bill sera ici demain.

— Ah! vous l'avez donc vu?

— Après la mort de Tricolore, je me suis rendu à l'endroit où Brighton a été tué. J'avais rendez-vous avec Buckskin Charlie, qui me rejoignit.

« Je lui ai raconté ce qui venait d'arriver et lui ai donné l'ordre de conduire la diligence à Trail End City, tandis que je retournerais au fort.

« Il devait voir aussi Buffalo Bill, en route et lui indiquer un lieu de rendez-vous, où je me rencontrerai avec lui à l'aube prochaine, afin qu'il m'aide à paraître mon déguisement. Je suis sûr, Monsieur, que Buffalo Bill vous conseillera comme moi de ne pas livrer combat aux Rouges devant le fort, mais à la Passe du Précipice, où vous pourrez placer vos canons et embusquer votre infanterie, tandis que la cavalerie se tiendra en arrière, prête à charger dès que l'ennemi faiblira. Ils ne pourront battre en retraite que d'un côté, Monsieur, et ils essayeront, sans doute, de se rallier et de résister à un endroit propice, situé à quelques milles de là; mais cette position sera déjà occupée par nous, je vous le garantis.

— Vous parlez en soldat, Monsieur.

— Merci, Colonel. Mon idéal est aussi d'être un bon soldat.

— Je connais très bien la Passe du Précipice, et je sais qu'elle se prête à une embuscade. Je ferai dire cette nuit au major Dean de m'envoyer sa cavalerie en toute hâte, ainsi qu'une pièce de campagne, et nous pourrons pousser l'épée dans les reins les Peaux-Rouges en fuite, car je donnerai des chevaux frais aux hommes de Fort Famine. Je n'ai besoin de laisser qu'un faible détachement ici. Si nous ne réussissons pas comme nous l'espérons, nous pourrons toujours battre en retraite, et les Indiens, nous voyant prévenus, ne se risqueront pas à nous suivre.

« Qu'en dites-vous, Monsieur l'inconnu?

— Que cela va bien, Colonel. Voulez-vous dépecher tout de suite votre courrier à Fort Famine.

— Oui. Je le mettrai en route de manière qu'il traverse le Ravin des Morts à l'aube, car, en dehors de Cody et de vous, je ne connais personne qui oserait s'y risquer de nuit. Il changera de cheval au relais suivant et sera à Fort Famine vers midi.

— Cela permettra à la cavalerie de se rendre ici avant le coucher du soleil, et, après une courte halte,

les cavaliers pourront rejoindre vos forces à la Passe du Précipice.

— Oui, partez-vous ce soir?

— Oui, Monsieur. Je vais me mettre en route sitôt que j'aurai pris chez Buffalo Bill quelques objets dont j'ai besoin.

— Auparavant, Monsieur l'inconnu, laissez-moi vous dire que vous nous avez rendu un grand service, que j'apprécie à sa juste valeur. Mais que direz-vous aux Peaux-Rouges au moment de les aborder sous le déguisement du chef Tricolore?

— Je me comporterai avec eux comme Tricolore aurait pu le faire. Je les conduirai droit au traquenard préparé par vous, car ils ont besoin d'une leçon très sévère, puisque la dernière ne leur suffit pas.

— Ne vous faites pas tuer! Il fera chaud dans la passe, et les balles sont aveugles.

— Oh! je ferai attention, répondit en riant l'homme masqué.

Et, vingt minutes plus tard, remontant sur le cheval de Buckskin Charlie, il s'achemina vers le lieu de son rendez-vous avec Buffalo Bill.

Peu après, un scout quittait Fort Rest avec des dépêches pour le major Dean.

Le Rendez-vous des Pards.

De retour à l'endroit où il avait tué Tricolore, l'inconnu appuya à droite, et il n'eut pas longtemps à chercher pour retrouver, malgré les ténèbres, le cheval de l'Indien, qui était au piquet dans un pli de terrain, avec son harnachement non loin de lui.

Il le sella, et, le conduisant par la longe, il gagna le lieu où il avait dit à Buckskin Charlie que Buffalo Bill devait se rendre.

Le scout s'y trouvait déjà. Les deux pards discutèrent leur plan; après quoi ils se reposèrent.

Quelques heures de sommeil suffirent pour les remettre d'aplomb. Ils déjeunèrent et reprirent leur conversation.

Le sujet épuisé, l'homme masqué cousit avec une habileté consommée la longue chevelure de Tricolore au bandeau de verroterie et s'en coiffa si adroitement que personne n'aurait pu découvrir la supercherie.

Cependant Buffalo Bill disposait auprès de lui plusieurs petits flacons que le conducteur avait apportés et qui contenaient des liquides plus ou moins rougeâtres.

C'était de la peinture comme s'en servent les Indiens. Il y avait aussi des pinceaux et tout ce qu'il fallait pour parachever la toilette d'un chef sur le sentier de la guerre.

L'homme masqué endossa les oripeaux de Tricolore et prit ses armes.

Les siennes furent attachées à la selle du cheval de Buckskin Charlie, et l'inconnu y ajouta le scalpe de Tricolore qu'il avait eu la prévoyance de prendre, très à contre-cœur, dans l'intention de le faire passer pour celui du scout, qu'il serait censé avoir tué.

Il avait eu le soin de détacher une des mèches rousses de la tête du chef indien, de sorte que le scalpe avait tout l'air d'avoir été enlevé à un Blanc; et, comme il avait en même temps le cheval et les armes du Visage-Pâle, les Peaux-Rouges le croiraient sans peine.

— Venez que je vous peinturlure, pard, dit alors Buffalo Bill.

Et l'inconnu, s'étant démasqué, présenta son visage fraîchement rasé aux pinceaux de l'habile opérateur.

La séance dura deux heures; mais ce fut une véritable œuvre artistique qui en sortit. Vêtu à l'indienne et monté sur le poney du chef, l'inconnu sembla l'image vivante de Tricolore.

Les deux pards se séparèrent en se donnant une chaleureuse poignée de main, et conduisant le cheval de Buckskin Charlie par la bride, l'inconnu s'achemina vers le nord. Il emportait avec lui ses vêtements et son masque, roulés dans une couverture.

— Voilà un homme aussi brave que les plus braves! se dit Buffalo Bill en regardant le pseudo-chef cheyenne s'éloigner.

Il sauta lui-même en selle et éperonna sa bête, disant:

— Allons, vieux, un coup de collier! Il faut faire les dix milles qui nous séparent du fort en une heure, au plus.

Quelques minutes avant la fin de l'heure qu'il s'était allouée, Buffalo Bill, expert en l'art d'enlever une rude étape tout en ménageant sa bête, était introduit chez le colonel Baird.

Il lui apprit le départ de l'inconnu pour le camp indien.

— Mon pard ou mon double, comme vous voudrez l'appeler, est homme à gagner la partie qu'il a engagée, conclut-il.

— J'en suis heureux.

— Tricolore moribond lui a fourni toutes les indications nécessaires pour tenir son rôle en présence des Rouges. Il sait les noms des chefs, où et quand il peut se rencontrer avec eux.

— Que leur dira-t-il, Cody?

— Qu'il a poussé une reconnaissance vers le fort en jouant le rôle d'un Indien ami et tué le scout qu'on lui avait donné pour compagnon; — que tout est tranquille de ce côté, et que rien ne s'oppose à une attaque. Il enverra les Rouges par la Passe du Précipice comme s'il désirait réellement les voir emporter le fort à l'aube. Vous les tenez donc à votre discrétion, Monsieur. Ils seront démoralisés dès la première salve de mousqueterie, et, s'ils cherchent à se reformer aux Eagle's Cliffs, nous serons là, le lieutenant Moore, ses quatre soldats, Buckskin Charlie, les scouts, le masque et moi pour les repousser et les mettre en fuite.

— Vous serez bien peu, Cody.

— Je désire emporter deux douzaines de fusils à répétition, Monsieur, et une provision de cartouches. Avec les armes que nous possédons déjà, chacun de nous aura donc trois fusils à sa disposition; cela suffira pour faire croire aux Indiens que la position est fortement occupée. D'ailleurs, une douzaine d'hommes peuvent tenir contre des centaines d'adversaires à Eagle's Cliffs.

— Je vois que le masque et vous, vous avez bien combiné vos plans, Cody. Prenez tout ce qui vous est nécessaire. Quand partez-vous?

— Bientôt, Monsieur. La nuit tombante doit nous trouver en position.

Buffalo Bill quitta Fort Rest avec un cheval de bât lourdement chargé d'armes, de munitions et de vivres pour sa troupe. Il marcha aussi vite qu'il le put et atteignit la Passe du Précipice une heure avant le coucher du soleil.

Cette passe n'était qu'une faille, qu'une gigantesque lézarde de la montagne. Large tout au plus de cent mètres, elle était bordée de chaque côté par des précipices.

Le milieu se relevait en un monticule, et, au-delà, le passage se resserrait encore entre des murailles de rochers, offrant par places des déchirures où l'infanterie pouvait s'embusquer à droite et à gauche, tandis que l'artillerie occuperait les crêtes. Ainsi postée, la troupe commanderait la passe sur une longueur de plus d'un mille.

A l'entrée, Buffalo Bill fut reçu par le lieutenant Moore et Buckskin Charlie, qui l'attendaient.

— C'est bien ici le lieu de l'embuscade, n'est-ce pas, Cody? fit le lieutenant Moore, jeune et bel officier qui avait gagné ses galons en combattant les Indiens.

— Oui, Monsieur. Nous allons nous mettre en position afin d'être prêts au lever du jour. Le colonel amènera avec lui tous les hommes disponibles.

Ils arrivèrent à Eagle's Cliffs, ou Rochers de l'Aigle, sorte d'éperon de la montagne que contournait le chemin bordé d'une rivière, juste au coucher du soleil.

De l'endroit où le chef des scouts les conduisit, ils commandaient la passe à la hauteur de l'éperon et sur une certaine distance en avant et en arrière de lui.

Ils profitèrent des dernières lueurs du crépuscule pour prendre position et s'installer. Les fusils de réserve furent dépaquetés, chargés, et chaque homme en reçut deux en plus du sien.

On musela soigneusement les chevaux, pour n'avoir pas à craindre qu'un hennissement ne trahît la présence des soldats. Après avoir soupé, les hommes s'établirent aux postes qui leur étaient assignés, et où le lieutenant Moore, Buffalo Bill et Buckskin Charlie les laissèrent se reposer, voulant monter la garde eux-mêmes.

Pendant ce temps, l'homme au masque jouait une partie hardie.

Tenant en main le cheval de Buckskin Charlie qui portait ses armes, il s'était avancé jusqu'à la Passe du Précipice. Il y aperçut deux éclaireurs rouges qui en surveillaient les abords.

— J'espère qu'ils sont seuls, murmura l'inconnu.

« Ah ! j'en reconnais un. C'est l'Elan Batailleur, un Sioux. L'autre doit être un Cheyenne.

« S'ils reconnaissent que je ne suis pas Tricolore, tant pis pour eux ! Il y aura deux Indiens de plus dans les bienheureux territoires de chasse.

S'étant approché, le faux Tricolore s'écria :

— Pourquoi l'Elan Batailleur et son frère cheyenne ne sont-ils avancés sur cette piste, puisqu'ils savent que Tricolore ne voulait être suivi de personne ?

— L'Elan Batailleur cherchait des scalpes, lui fut-il répondu d'un ton sinistre.

— Vois, alors ! Tricolore porte le scalpe d'un Blanc à sa ceinture. Il a capturé un cheval et des armes.

« Tricolore sait ce qu'il convient de faire dans l'intérêt de sa tribu adoptive et pour la gloire des guerriers qui sont sur le chemin de la guerre.

« Que mes frères rebroussement chemin avec moi, et, cette nuit, les scalpes de leurs ennemis leur seront livrés par centaines.

« S'ils refusent de faire ce que je dis, tout sera perdu.

« Tricolore a parlé.

Satisfaits à la vue du scalpe, du cheval et des armes et à l'idée d'un plus riche butin, l'Elan Batailleur et le Cheyenne obéirent.

Le trio contourna Eagle's Cliffs, où il se rencon-

tra avec deux autres éclaireurs indiens, qui furent également invités à retourner sur leurs pas.

C'était, on l'a compris, bien avant que Buffalo Bill y eût amené les éclaireurs.

Les forces alliées des Sioux et des Cheyennes étaient cachées dans une vallée, à quelques milles de là.

Ce campement improvisé offrait un spectacle vraiment étrange. Des chevaux étaient attachés en longues files, d'un bout à l'autre de la vallée, et, auprès de chaque bête, étendu sur sa couverture, un guerrier se reposait en fumant sa pipe ou en examinant ses armes.

Une rivière peu profonde, qui coulait au creux de la vallée, séparait les Sioux des Cheyennes.

À l'entrée de cette vallée, une cinquantaine de chefs des deux tribus tenaient un palabre, en attendant patiemment le retour de Tricolore, qui devait, ils n'en doutaient point, les conduire à une victoire certaine.

L'homme déguisé avait fait en sorte de se présenter à une heure où il n'aurait à affronter les regards que le moins possible.

Il arrivait au crépuscule, et, quand il s'avança vers le groupe formé par les chefs, il faisait déjà nuit.

Il lui avait suffi de jeter les yeux sur la vallée pour se convaincre que le vrai Tricolore n'avait pas exagéré le nombre des Indiens.

Le chef des Sioux était Tueur de Pawnees et celui des Cheyennes, N'a-qu'un-Eil, vieux guerrier dont le visage était coururé de balafres.

L'inconnu mit pied à terre, salua à la mode indienne et désigna d'un geste grave le scalpe pendant à sa ceinture et le cheval de Buckskin Charlie, pour montrer qu'il avait bien franchi les lignes des Visages-Pâles.

Il dit au chef qu'il s'était présenté au fort comme un ami des Blancs, qu'il avait compté les soldats, les cavaliers et les canons, et que, tout compris, l'ennemi ne pouvait leur opposer que quatre cents combattants.

Il n'avait rencontré qu'un scout pâle du côté où l'attaque devait se prononcer, et il en portait le scalpe.

Il allait donc, à travers la Passe du Précipice, où ils feraient halte, guider les guerriers rouges vers le fort, auquel ils livreraient assaut à la pointe du jour.

Les deux chefs l'écoutèrent avec joie.

Enfin, les Sioux allaient prendre leur revanche sur les Blancs ! Les Cheyennes aussi tueraient, voleraient et se dédommageraient de leurs défaites passées !

Les chefs subalternes, convoqués, furent mis au courant et reçurent les dernières instructions. Les Cheyennes prendraient la tête et, suivis des Sioux,

s'arrêteraient à la Passe du Précipice avant de donner l'assaut au fort.

Arrivés à destination, les Cheyennes descendraient de cheval, dresseraient silencieusement les échelles contre la palissade, qu'ils escaladeraient, pour s'emparer tout de suite des pièces d'artillerie et ouvrir les portes aux Sioux montés.

C'était un plan bien tracé et qui paraissait devoir réussir.

Quant tout fut arrêté, les guerriers prirent leur repas, puis ordre fut donné de se mettre en route, et les Peaux-Rouges, muets comme des spectres, partirent pour leur mission de pillage et de mort.

L'angoisse de la petite troupe embusquée à Eagle's Cliffs fut grande quand elle entendit défilier la colonne indienne à ses pieds.

Même défaits, si les Indiens se rabattaient sur cette position et parvenaient à l'occuper, leur présence serait une menace constante pour les forts.

En effet, une ligne de retraite et la liberté de leurs communications leur seraient assurées par les crêtes, tandis qu'ils pourraient camper dans le cañon ou dans les vallées au-delà et couper de sa base toute troupe qui s'aventurerait hors de la protection des enceintes fortifiées.

Il était donc de la plus haute importance de tenir à Eagle's Cliffs, et, pour ce faire, Buffalo Bill ne disposait que d'une brave petite troupe de treize combattants.

Si les Indiens songeaient à s'emparer de la position avant de marcher sur le fort, le combat s'engagerait tout de suite. Ce serait alors au colonel Baird d'accourir au secours des défenseurs de l'éperon.

Dans ce cas, les soldats auraient à se battre contre des forces écrasantes et en vallée. Aussi, les mouvements des Indiens étaient-ils épiés anxieusement.

Sombre et silencieuse, la colonne indienne couronna l'éperon.

Au-dessus d'elle, les treize braves serraient convulsivement leurs fusils, prêts à combattre jusqu'à la mort.

Il n'y avait qu'un chemin pour gravir au sommet de l'éperon; c'était sur ce point que se concentrait leur surveillance.

Toutefois, si l'ennemi venait à battre en retraite, ils diviseraient leurs forces et feraient feu des deux côtés de l'éperon.

La longue file noire des cavaliers continua à se dérouler dans un silence que troublait seul le battement assourdi des sabots de deux mille poneys.

Du haut du rocher, on eût dit un monstrueux serpent déroulant ses replis dans la vallée.

L'arrière-garde parut enfin. C'était elle qui allait occuper Eagle's Cliffs, afin de ménager un point d'appui aux assaillants, en cas de défaite.

Les défenseurs de l'éperon étaient au plus haut point de l'anxiété.

Heureusement, les Indiens ne doutaient pas de la victoire et n'eurent pas l'idée de s'assurer la possession des hauteurs.

Déjà ils se voyaient enlevant Fort Rest, galopant sur la route de Fort Famine, qu'ils prenaient aussi d'assaut, et retournant à leurs villages chargés de butin, avec des centaines de chevaux, de femmes et d'enfants captifs et d'innombrables scalpes de soldats et de scouts.

Ils étaient sûrs du succès. Comment un projet si bien calculé avorterait-il misérablement?

Les derniers guerriers de la sombre colonne, longue de trois milles, passèrent sans s'arrêter, et les scouts poussèrent un soupir de délivrance.

Maintenant les Peaux-Rouges devaient fatalement tomber dans le piège qu'on leur avait tendu, et la disproportion du nombre était compensée par les habiles dispositions des Blancs.

Repoussés de la passe, les Indiens fuiraient pêle-mêle, masse hurlante et affolée, qui essaierait probablement de se rallier au pied des rochers de l'Aigle et de regagner la partie. Il s'ensuivrait un combat désespéré avec les défenseurs de l'éperon, où ceux-ci trouveraient la mort ou bien se couvriraient de gloire; mais, en tout cas, là aussi une surprise attendait les Indiens.

La colonne commença à serrer les rangs en s'approchant de la Passe du Précipice.

Ils allaient faire halte pour reprendre haleine, abreuver les chevaux et permettre aux guerriers de faire un repas de viande de buffle froide; après quoi, la chevauchée reprendrait jusqu'à Fort Rest.

Les Rouges étaient de bonne humeur, on le concevait. Ils campèrent gaiement et attendirent le signal du départ en caressant dans leur esprit joyeux des pensées de rapine et de carnage.

— La tête de la colonne doit être maintenant près de la passe, dit Buffalo Bill au lieutenant Moore.

— Oui, nous n'avons plus longtemps à attendre.

— Ecoutez! s'écria tout à coup Buckskin Charlie.

Dans le silence de la nuit, une décharge terrible, qui secoua les collines et se répercuta dans les anfractuosités de la muraille rocheuse comme un roulement de tonnerre mille fois répété, retentissait formidablement. La colonne rouge venait de donner dans l'embuscade!

Le colonel Baird, calme comme à la manœuvre, avait attendu sans impatience le moment d'agir.

Il avait mis ses canons en batterie sur les crêtes de la passe et échelonné ses fantassins, au nombre de plus de trois cents, dans les rochers, les uns derrière l'artillerie, les autres au-dessus.

Quant à la cavalerie, elle se tenait massée au fond de la vallée, hors de vue. Les hommes avaient mis pied à terre, mais ils se tenaient prêts à sauter en selle, et ils serraient les naseaux de leurs bêtes pour les empêcher de hennir à l'approche des poneys.

— Je ne puis m'empêcher de craindre pour Moore, Cody et leurs hommes. Ils sont si peu ! dit le colonel au capitaine May, qui se tenait à ses côtés.

— J'espère que, dans leur panique, les Rouges ne songeront pas à s'emparer d'Eagle's Cliffs, et que la fusillade des nôtres précipitera leur fuite, répondit le capitaine.

— Espérons-le ! En tout cas, le conducteur masqué est terriblement exposé.

— Ma foi, Colonel, je ne suis pas loin de croire, moi aussi, que ce brave est invulnérable, fit le capitaine May.

— On le dirait. Mais voyez ! Est-ce que quelqu'un ne gravit pas la colline ?

— Oui, Monsieur ; un scout.

C'était Arizona Bob, qui s'avancait au trot vers le colonel, appuyé sur la gueule d'un canon.

— Ils arrivent, Monsieur, dit-il du plus loin que sa voix pouvait porter.

— Vous les avez vus, Arizona Bob ?

— Oui, à moins d'un quart de mille.

— Nous sommes prêts à les recevoir. Dressez la toile, les hommes !

Une large bande de toile peinte fut tendue en travers du cañon. Les Indiens, s'avancant, confondraient cette toile avec la crête des hauteurs, et, en la laissant brusquement retomber au bon moment, les soldats apparaîtraient, hardiment découpés sur le fond gris du ciel.

Sans bruit, le colonel Baird, le capitaine May, plusieurs aides de camp, Arizona Bob et deux scouts prirent place parmi les rochers, près de la bande de toile, à un endroit d'où ils pouvaient voir tout ce qui se passait dans le défilé.

Le battement sourd des sabots devenait de plus en plus distinct. Bientôt la tête de la colonne indienne apparut au milieu de la passe.

Soudain, le colonel murmura un ordre bref, et, tandis que l'écran de toile s'abaissait, un commandement retentit :

— Feu !

Les canons alignés sur la crête vomirent des flammes, dont la lueur fugitive, mais puissante, illumina la passe, montrant la masse grouillante des guerriers

à cheval encombrant l'étroit passage et paraissant dix fois plus nombreux encore qu'ils ne l'étaient en réalité.

— Fantassins ! reprit le colonel Baird ; feu !

Et trois cents fusils crépitèrent, envoyant une trombe de balles dans les rangs serrés des poneys et des guerriers, où les obus éclataient en causant d'affreux ravages.

Avec ce qui était plutôt une navrante clameur d'agonie qu'un cri de guerre, la colonne rouge se disloqua, tourna bride et s'enfuit en désordre, tirant à peine quelques coups de fusil.

Les obus de l'artillerie la poursuivirent pendant quelque temps ; puis le feu cessa pour permettre à la cavalerie de charger.

Le capitaine May se mit en tête des cavaliers, et, dans un bruit d'armes qui s'entrechoquaient, avec d'enthousiastes hurras, ils s'élancèrent à la poursuite des Indiens terrifiés.

Bientôt on entendit les détonations des revolvers et des carabines, et les hurlements démoniaques des Rouges désespérés et furieux se mêlèrent aux acclamations des troupiers vainqueurs.

Puis, une décharge de mousqueterie retentit au loin, et le colonel s'écria :

— Bravo, Moore et Cody s'en mêlent !

« Les Indiens se souviendront longtemps de cette nuit !

La fusillade crépitait sur Eagle's Cliffs comme si tout un régiment y était posté ; lorsqu'elle s'éteignit, les derniers fuyards étaient passés.

Alors, Arizona Bob, qui était merveilleusement monté, fut chargé d'aller rappeler les cavaliers.

Puis, avec ses scouts, il devait suivre lentement l'armée des Rouges en déroute et s'assurer qu'elle regagnait bien tout entière ses retraites dans la montagne.

La pâle lumière du jour nouveau, la troupe du capitaine May revint par la vallée jonchée de morts, et l'officier raconta que les Indiens avaient tenté de s'emparer d'Eagle's Cliffs, mais sans succès. La poignée de héros postée là les avait repoussés par son feu d'enfer. Toutefois, au retour du capitaine, Buffalo Bill et ses compagnons étaient tous mystérieusement disparus.

— Ils ne nous ont pas rejoints ; où donc sont-ils ? se demandait anxieusement le colonel.

A cette question, ni lui ni personne ne pouvait répondre.

Réapparition de l'Homme au Masque.

Sioux et Cheyennes étaient défaits, et rude était leur défaite.

La Passe du Précipice était jonchée de cadavres de guerriers et de poneys, aussi loin que les canons avaient pu porter.

L'endroit où la cavalerie les avait chargés était facile à reconnaître par le nombre accru des victimes.

Mais c'était au pied d'Eagle's Cliffs que les Indiens avaient perdu le plus de monde.

Des monceaux de morts y gisaient, montrant comment la petite troupe avait fait son devoir.

Les prisonniers ne manquaient pas non plus. On les invita à charger leurs blessés sur des travois, — civières qui se portaient à dos de cheval; — et, après que les chirurgiens eurent pansé les plaies de ces infortunés, on les laissa retourner à leurs villages avec leurs poneys.

En effet, Fort Rest n'était pas organisé pour retenir des prisonniers de guerre, et, en rendant la liberté aux vaincus, le colonel Baird ne faisait qu'obéir au sentiment d'humanité qui lui défendait de massacrer des hommes sans défense.

Les Indiens morts furent enterrés décentement dans la vallée; mais on ramena les soldats tués ou blessés au fort, où la joie du triomphe ne laissa pas que d'être tempérée par le chagrin de la perte de tant de braves gens.

Deux jours après, la garnison du fort avait repris son train de vie habituel. Les officiers et les soldats tués au combat avaient eu de grandioses obsèques, et l'on s'occupait avec sollicitude des blessés. Toutefois, un nuage de tristesse flottait sur tout le monde, car, depuis le jour de la bataille, ni le lieutenant Moore, ni Buffalo Bill, ni aucun de leurs hommes n'avaient reparu.

On ressentait la même incertitude angoissante au sujet du conducteur masqué, qui n'avait pas non plus donné signe de vie.

Il avait pourtant joué son rôle; c'était lui qui avait conduit les Indiens dans le traquenard.

Grâce à lui et à Buffalo Bill, la garnison du fort avait surpris ses ennemis au lieu d'être surprise par eux, et peut-être avait-elle échappé ainsi aux horreurs d'un massacre général.

Dans l'après-midi du troisième jour, lorsque l'angoisse était à son comble, la sentinelle mit tout le fort sens dessus dessous en criant que la diligence de Trail End City était en vue.

— Qui peut bien la conduire? se demandait-on anxieusement.

L'officier de service monta à la tour du guet,

armé de sa lunette d'approche, et jeta ce cri qui électrisa la garnison:

— C'est l'homme au masque qui est sur le siège!

Les acclamations se succédèrent, ininterrompues. On savait quel avait été la part prise par l'inconnu dans la déconfiture des Indiens, et la joie était grande d'apprendre qu'il était vivant, quand on avait tant de raisons de le croire mort.

Il n'était point douteux que ce ne fût lui. On le vit bien à la manière dont il arrêta son attelage et salua la foule qui l'acclamait.

— Mr. Porter, dit-il, je n'ai pas de voyageurs, mais j'ai des valeurs et un courrier important, dont la majeure partie est destinée à Fort Famine.

Il était aussi maître de lui que d'habitude, et, après avoir échangé quelques paroles avec le chef de station, il se rendit au quartier général.

Le colonel lui serra chaleureusement la main en s'écriant:

— Vraiment, je vous croyais mort, mon ami!

— Pourquoi donc, Colonel?

— Parce que vous m'avez laissé sans nouvelles depuis le jour où vous êtes allé dans les lignes indiennes sous le déguisement de Tricolore, et que Buffalo Bill, le lieutenant Moore et leur suite se sont également évanouis.

— Ma foi Monsieur, je vous avouerai qu'après avoir rempli ma mission heureusement, je n'ai plus songé qu'à rejoindre les défenseurs d'Eagle's Cliffs, afin de leur prêter main-forte.

« Ensuite, nous nous sommes séparés, et je me suis présenté à Trail End City pour reprendre le service de la diligence.

— Et le lieutenant Moore et Cody?

— Ils vont bien, Monsieur. Je suis venu vous dire que j'espère être à même de vous révéler le secret des assassins mystérieux à mon prochain voyage.

Ce soir-là, le conducteur masqué s'entretint fort tard avec le colonel Baird, qui parut très satisfait de ce qu'il avait appris.

L'expédition des Peaux-Rouges revint naturellement sur le tapis, et le colonel ne ménagea pas ses éloges à son interlocuteur, pour la façon dont il s'était acquitté de sa tâche.

Au sortir de cette entrevue, l'homme masqué s'enferma dans la cabane de Buffalo Bill et ne reparut que le lendemain, au moment de prendre les guides.

Il salua à droite et à gauche ses enthousiastes admirateurs, donna décharge des paquets et du courrier pour Fort Famine, grimpa sur le siège et s'éloigna au milieu des hurrahs!

Comme il le faisait chaque fois, il mit pied à terre en arrivant au ruisseau, entra dans la voiture, puis la ferma et se remit en route.

Au relais, il s'arrêta et causa avec Steady de la grande bataille livrée aux Indiens.

— Où étiez-vous, pard ? demanda l'inspecteur.

— A l'écart, répondit-il évasivement. Mais dites, Steady, et ces cadavres ?

— Il y en avait des tas, paraît-il !

— Vous ne me comprenez pas. Je vous parle des outlaws que j'ai tués et que je vous avais chargé de retrouver.

— Oh ! ceux-là !

« J'ai vu leurs camarades les emporter.

— Vous les avez-vous ?

— Oui.

— Étaient-ils nombreux ?

— J'en ai compté cinq.

— Eh bien, ils ne feront pas de vieux os, s'ils m'attaquent encore.

— Ma foi, je le crois ! N'importe ; j'espère que vous passerez sans encombre.

— Moi, je souhaite qu'ils m'attaquent, fit le conducteur en fouettant ses chevaux.

Il arriva en avance à Fort Famine, qu'il quitta le jour suivant au matin.

La diligence roulait rapidement, quand, à un quart d'heure du premier relais, son conducteur l'arrêta soudain. Puis il donna trois coups de sifflet stridents qui attirèrent des hommes dissimulés parmi les rochers d'une colline.

Les hommes étaient Buffalo Bill et cinq scouts. Ils s'enfermèrent en hâte dans la diligence, qui poursuivit son chemin. Quinze minutes plus tard, le conducteur joua de la trompe, et, à son arrivée à la station, Pollard et ses aides le reçurent, prêts à changer ses chevaux.

— Pollard, je voudrais vous dire un mot, fit le conducteur masqué en descendant tranquillement de voiture.

Mais, à peine eut-il posé les pieds à terre que sa contenance changea. Il mit un revolver sur le front de l'homme et cria :

— Les mains en l'air ! Vous êtes mon prisonnier !

Au même instant, les deux portières de la diligence s'ouvrirent, et Buffalo Bill et ses scouts sautèrent sur la route, revolver au poing.

George le Géant, l'un des hommes du relais, tira son pistolet et le déchargea sur Cody, mais, dans son émotion, il ne visa pas aussi soigneusement que d'habitude, tandis que Buffalo Bill, prompt à la riposte, traversa la poitrine du colossal bandit d'une balle bien dirigée.

Sykes, l'autre garde du relais, prit la fuite, mais les scouts eurent vite fait de le rattraper, et les deux prisonniers furent jetés dans la diligence avec le cadavre de George le Géant.

Deux des scouts demeurèrent à la station pour s'occuper des chevaux jusqu'à nouvel ordre.

Le reste remonta en voiture avec Buffalo Bill et le conducteur masqué et gagna le relais suivant sans faire halte dans le Ravin des Morts.

La trompe de la diligence sonna bruyamment aux abords de la station, et l'homme masqué cria :

— Hop là ! Steady, me voici de retour ! J'ai quelque chose à vous dire.

Tandis que les palefreniers du relais s'occupaient de changer les chevaux, il descendit du siège et prit Stead à l'écart, comme pour lui parler à l'oreille. Aussitôt Buffalo Bill et ses hommes sortirent de la voiture.

— Les mains en l'air, tous ! cria l'homme au masque d'une voix de tonnerre.

Et, avant d'avoir pu faire un geste ni prononcer un mot, Steady et ses gens virent une demi-douzaine de revolvers qui les visaient.

L'un deux, pourtant, Blodes, tenta de résister ; Buffalo Bill le tua raide. Et, comme Knuckles et Bradley essayaient de se sauver, les scouts blessèrent mortellement le premier et rattrapèrent le second.

Quant à Steady, il semblait pétrifié. Une pâleur mortelle s'était épanchée sur sa face bronzée, et, sans esquisser le moindre simulacre de résistance, il bredouillait :

— Qu'est-ce que cela veut dire, pard ?

— Ça veut dire que vous êtes le chef des assisins, Steady, et que le mystère est enfin dévoilé. J'avais déjà pris vos prédécesseurs à ce petit commerce. La leçon ne vous a pas profité, et vous ne valez pas mieux qu'eux. Aussi subissez-vous le même sort.

— Mensonge ! Injustice ! Je suis innocent ! râlaient le misérable, qui, en un tour de main, fut ligoté.

Alors l'homme masqué se retourna vers Buffalo et lui dit :

— Maintenant, Cody, interrogeons Pollard.

Le chef des scouts fit sortir Pollard de la voiture et le tira à part.

— Pollard, lui dit-il, je sais que Steady avait fait de vous le gardien de sa tanière, mais que vous n'avez pas pris part aux meurtres et aux vols qui ont eu lieu sur la route. C'est heureux pour vous, car vous pouvez sauver votre vie en nous conduisant immédiatement à l'endroit où votre butin est caché.

— Je vous y conduirai, pard, je vous y conduirai ! répondit vivement le gredin.

— D'abord, dites-moi s'il n'y a pas d'autre gardien de la caverne que vous ?

— Il y en a un, Samson. C'est un véritable colosse, pard.

— Très bien. Nous le traiterons comme les Philistins ont traité jadis son homonyme, répondit Buffalo Bill.

Et, laissant les scouts garder le relais, il donna l'ordre à Pollard de le guider jusqu'à l'autre secret des bandits.

A la surprise de l'homme masqué et de Cody, Pollard entra dans la cabane de la poste aux chevaux ; là, il tira sur deux panneaux qui semblaient fixés au mur et qui, en réalité, tournaient sur des charnières ; il démasqua l'ouverture d'une caverne.

Les deux pards allumèrent une lanterne qu'ils trouvèrent là et ordonnèrent à leur captif de marcher devant eux.

Au bout de deux cents mètres d'une montée assez raide, leur guide murmura :

— Nous sommes près de l'entrée de la grotte. Si j'appelais Samson, en prétendant que j'ai besoin de lui ? C'est un démon qui ne consentira jamais à se rendre.

— Comme vous voudrez.

Alors Pollard cria :

— Ohé, Samson ! dépêchez-vous de venir m'aider ! Je vous amène un prisonnier.

— Voilà ! dit une grosse voix.

Et, au bout d'un instant, une silhouette de plus de six pieds de haut et d'une formidable carrure se découpa dans la zone de jour qui marquait l'extrémité de la caverne où ils étaient.

— Les mains en l'air, Samson, ou vous êtes mort ! cria l'homme au masque.

Un hurlement de rage s'échappa des lèvres du colosse, qui, vif comme l'éclair, fit feu.

Ce fut Pollard qui reçut la balle destinée à l'un des deux autres, et, comme il s'abaissait, foudroyé, l'homme au masque riposta, abattant d'une balle, sans le tuer pourtant, le gigantesque bandit.

Avant qu'il eût pu se relever, Buffalo Bill et son compagnon se jetèrent sur lui et lui passèrent les menottes ; car il n'était pas grièvement blessé, on s'en aperçut bientôt.

Pollard mort, Samson fait prisonnier, les deux pards sortirent du long boyau qu'ils venaient de parcourir et débouchèrent dans une sorte de cuvette creusée par la nature dans la montagne.

C'était le cratère d'un volcan éteint, dont les parois à pic et lisses s'élevaient à une hauteur de cent pieds, et dont la crête circulaire était bordée d'arbres.

Un filet d'eau sourdait de la paroi rocheuse et formait un ruisseau qui allait se perdre dans une crevasse. Une vingtaine d'arbres croissaient au bord de l'eau, et une longue cabane était construite au pied de la muraille de rochers.

Cette cabane regorgeait de butin. Les pards trouvèrent surtout de la poudre d'or, dont une partie fut sur-le-champ transportée dans la diligence.

Alors l'homme masqué se mit en devoir de continuer sa route.

— Je serai là-bas à temps, pard, lui dit Buffalo Bill.

— Bien, Cody, répondit-il.

Et, en dépit de son lourd chargement, la diligence roula plus rapidement que jamais.

Et quel chargement ! Sous la bâche aux gages trois cadavres reposaient, ceux de Pollard et des deux gardiens, et, à l'intérieur de la voiture, Steady Samson et trois autres bandits se morfondaient, chargés de fers. La poudre d'or avait été mise dans le coffre du siège avec les paquets précieux et le courrier.

Quand le coche fit son entrée au fort et qu'on apprit que le conducteur masqué ramenait les mystérieux assassins prisonniers, l'émotion et la curiosité de la foule furent portées au paroxysme.

De même, il est plus facile d'imaginer que de décrire l'accueil que le colonel Baird fit au conducteur, quand celui-ci se présenta au quartier général avec ses captifs.

Le lendemain matin, de très bonne heure, la diligence, toujours conduite par l'inconnu, partit pour Trail End City.

Bien qu'il eût eu une longue conversation avec le colonel, le conducteur n'avait pas encore ôté son masque. Il avait passé la nuit, comme d'habitude, dans la cabane de Buffalo Bill.

Ceux qui le virent se mettre en route au matin comprirent qu'il n'était pas encore au bout de ses peines ; mais, comme la diligence devait revenir le lendemain même, pour rattraper le temps perdu et reprendre son service régulier, on espéra que le dernier mot de l'énigme ne tarderait pas à être dit.

Non loin de Fort Rest, le conducteur s'arrêta et donna un signal.

Buffalo Bill et le lieutenant Moore firent leur apparition, chuchotèrent quelques mots et se cachèrent à l'intérieur de la voiture, que le masque referma soigneusement. Au prochain relais, la scène de la veille se renouvela. Les trois hommes de la station ne se furent pas plus tôt montrés sur la route, que l'homme masqué et ses compagnons les sommèrent de se rendre.

Furieux de voir leurs crimes découverts, les bandits résistèrent, et des coups de feu partirent.

— J'ai été obligé de tuer mon homme, dit froidement le lieutenant Moore.

— Moi, fit l'homme masqué, j'ai eu de la chance. Je n'avais pas pris mes précautions comme d'habitude, et, sans ma montre, la balle de cet individu m'aurait percé la poitrine.

Et il tira de son gousset sa montre, où le projectile s'était encastré.

— J'ai eu moins de mal que vous, remarqua Buffalo Bill. Un coup de crosse a ôté à mon homme l'envie de se battre.

— Maintenant, à l'autre station ! dit le conducteur masqué.

Et, abandonnant dans la cabane le cadavre de l'homme tué par lieutenant Moore, mais emmenant leurs deux prisonniers, les vainqueurs se remirent en route.

Au moment d'arriver au relais, l'homme masqué cria à Buffalo Bill et au lieutenant, qui étaient dans la voiture :

— Buckskin Charlie a dû faire la besogne, car il est là avec ses hommes.

En effet, Buckskin Charlie et trois soldats se trouvaient à la station, avec un prisonnier et trois cadavres, celui d'un camarade et ceux de deux employés du relais.

— Ils n'ont pas voulu se rendre à mes sommations, Monsieur, dit Buckskin Charlie au lieutenant Moore. Alors, nous nous sommes battus, et, malheureusement, nous avons perdu un homme, le soldat Bowles.

— Il y a deux choses à regretter, Buckskin Charlie, c'est que le pauvre Bowles ait été tué, et que ces deux misérables aient échappé aux galères.

— Oui, mais voilà une affaire réglée, pard, dit Buffalo Bill au masqué. Pas un des mystérieux assassins ne nous a échappé.

Et il ajouta :

— Buckskin Charlie et un soldat vont se rendre au corral principal, ou dépôt des chevaux de la Compagnie de l'Overland, où il y a toujours des hommes disponibles. Le lieutenant, ses hommes et moi, nous attendrons votre retour ici. Ramenez deux gardes pour chaque station et un conducteur.

— Oui, n'oubliez pas le conducteur ! insista le lieutenant Moore, comme la diligence s'éloignait.

A Trail End City, l'arrivée du coche provoqua comme toujours la curiosité de la foule, bien qu'on fût loin de soupçonner par quelles aventures le conducteur avait passé depuis deux jours.

Entrant dans le cabinet particulier du maître de

poste, le conducteur masqué lui raconta tout ce qui était arrivé, expliquant que Steady, qui, en sa qualité d'inspecteur, avait choisi le personnel des quatre stations, n'était autre qu'un chef de bande.

Au lieu d'honnêtes gens, il avait recruté une collection de coupe-jarrets ; et lui-même, à l'abri de tout soupçon, allant toujours à pied pour ne pas laisser trace de son passage et prenant à travers la campagne pour visiter ses chenapans d'une station à l'autre et leur donner ses instructions, il s'était vu libre de tout organiser pour la réussite de son œuvre infernale.

Le lendemain matin, les gens de Trail End City assistaient à un curieux spectacle : un autre conducteur que l'homme masqué était sur le siège, et huit hommes prenaient place à l'intérieur du coche.

Au premier relais, deux de ces hommes descendirent et furent remplacés par le lieutenant Moore, Buffalo Bill, Buckskin Charlie et ses deux soldats. En outre, on chargea les cadavres dans le coffre de l'arrière, et les prisonniers sur l'impériale.

Au second relais, deux autres palefreniers furent laissés pour soigner les chevaux, et, comme Buckskin Charlie et les trois troupiers retrouvèrent leurs bêtes, qu'ils avaient laissées là, et remontèrent à cheval, la diligence cessa d'être surchargée pour le reste de la route.

Elle entra à Fort Rest, où son changement ne manqua pas de faire sensation.

Les bandits prisonniers durent répondre à l'interrogatoire du colonel Baird, et l'homme masqué raconta son histoire.

— C'est Buffalo Bill qui, déguisé en bandit, a arrêté Steady, dit-il. Mais pourquoi jouer cette comédie ? demandez-vous. Voici : il soupçonnait ce misérable, et, en le forçant à lui remettre ses valeurs, il espérait obtenir la preuve de sa culpabilité. Et, en effet, la montre était celle d'un conducteur assassiné, la bague celle d'un autre, la bourse celle d'un troisième, et les papiers étaient tout aussi compromettants. Tout le crédit de cette découverte revient à Cody, Monsieur. Lui et ses scouts, le lieutenant Moore et ses soldats ont subi des privations, opéré des reconnaissances de jour et de nuit, campé secrètement sur la route pour arriver à découvrir la vérité. Quant à moi, Colonel, je n'ai fait que les aider de mon mieux, et notre œuvre ne sera achevée que lorsque ces gredins auront la corde au cou.

— Vous êtes trop modeste, mon ami ; vous n'appréciez pas suffisamment les services que nous vous avons rendus.

— Non, je suis juste, voilà tout.

— Allez-vous vous faire connaître au moins ?

— Oui, Colonel, et pardonnez-moi de vous avoir caché mon identité si longtemps, dit l'inconnu en ôtant son masque.

Le colonel ne put retenir une exclamation.

— Quoi ! le Docteur Frank Powell, de l'armée ! C'était vous ! Et moi qui ne m'en suis même pas douté ! Où avais-je la tête ! Je sais pourtant bien qu'on vous appelle le double de Cody, et, Cody menant l'affaire, j'aurais dû deviner tout.

— Non, Colonel, car vous me croyiez à Fort McPherson ; mais Buffalo Bill m'avait écrit pour me demander de l'aider dans la réalisation de son projet.

« Or, je possédais, dans ma collection de curiosités et de reliques, une vieille cotte de mailles d'acier. Je savais par expérience que cette cotte était à l'épreuve des balles. Je l'emportai avec moi, résolu à courir le risque du voyage au Ravin des Morts. Je revêtis ma cotte, qui se complète par un masque et un gorgerin, et, par surcroît de précautions, j'endossai par-dessus une armure indienne. Mon masque et mes gants cachaient les mailles d'acier ; de sorte que j'étais protégé aussi bien contre les regards indiscrets que contre les balles des assassins. Il n'y avait guère qu'aux yeux que j'étais vulnérable. Me voyant ainsi blindé, Cody consentit à me laisser conduire la diligence. Comme je ne pouvais pas porter cette lourde armure indéfiniment, je la mettais dans la voiture et l'endossais en route. Alors je n'avais plus rien à redouter, et je m'amusais des craintes ridicules des outlaws, qui se figuraient que j'avais monté quelque machine infernale ou rempli ma voiture de scouts. Le lieutenant Moore et Buckskin Charlie furent admis à partager notre secret, et la garde

sévère qu'ils montèrent sur la route avec leurs soldats obligea les bandits à se tenir tranquilles. Toutefois, deux d'entre eux parvinrent un jour à me surprendre, et ils m'auraient tué si je n'avais pas eu d'armure. Ce n'étaient point des employés de relais ; c'étaient deux bandits chargés de veiller sur la tanière de leur chef. Soupçonnant Steady de plus en plus, Buffalo Bill l'arrêta comme je vous l'ai dit, et vous savez quelles preuves de sa culpabilité il acquit par là. Pour moi, Colonel Baird, je n'osai pas vous révéler mon secret, car vous auriez pu trouver que votre devoir était de me renvoyer à Fort McPherson, où je retournerai dans quelques jours, et que j'ai quitté, d'ailleurs, avec l'agrément tacite du général commandant. J'ajoute que je n'ai eu aucun mérite à jouer le rôle de Tricolore, car j'ai vécu si longtemps parmi les Indiens que je connais parfaitement tous leurs us et coutumes.

« C'est tout ce que j'ai à dire, Monsieur, et j'espère que vous accepterez mes explications.

Dire que le colonel Baird eût pu ne pas s'en contenter serait faire injure au vaillant officier.

Ce soir-là, le colonel envoya à Fort Famine un courrier porteur d'une lettre pour le major Dean, dans laquelle l'histoire de Frank Powell, l'éclaireur médecin, était relatée tout au long.

Peu après, l'ex-conducteur masqué fit ses adieux à tout le monde et reprit le chemin de Fort McPherson en compagnie de Buffalo Bill, chargé par le colonel Baird de remettre au général en chef des dépêches relatant la capture de la bande d'outlaws, dont le souvenir est resté dans la mémoire des gens de la frontière sous le nom des « Assassins mystérieux du Ravin des Morts ».

Fin.



Le prochain fascicule (No. 59) contiendra :

Les Cavaliers rouges.

FORCE - PENSÉE - SUCCÈS - SANTÉ !

Nombre d'hommes luttant pendant leur vie entière pour réussir, — et cela vainement, — car ils manquent de magnétisme personnel. D'autres, possédant cette précieuse qualité, réussissent presque sans effort apparent, la bonne chance semble s'attacher à leurs pas.

Tous ceux qui s'intéressent d'une façon quelconque à l'**INFLUENCE PERSONNELLE**, à la **FORCE-PENSÉE** et à ce pouvoir mystérieux de l'**HYPNOTISME**, sont cordialement invités à demander notre brochure gratuite.

Si vous suivez les indications que nous sommes à même de vous donner, vous ne pouvez manquer de gagner

POUVOIR, SANTÉ, FORTUNE & BONHEUR

Ne désirant aucunement encourager les malentendus, nous nous empressons de vous informer que notre but est uniquement celui de la propagande.

Il ne dépend que de vous-même de réaliser votre plus haute ambition, car **NOUS GARANTISSONS LE SUCCÈS D'UNE FAÇON ABSOLUE ET INDISCUABLE** à tous ceux qui acceptent notre offre.

— Aimerez-vous à être particulièrement considérés ?

— A être jugés à votre vraie valeur ? et estimés par tous vos amis ?

— Voudriez-vous devenir un « maître » ? Améliorer votre situation ? Changer en mieux le cours de votre vie ? Gagner une position enviable ? Posséder de l'**INFLUENCE** sur vos semblables ? Acquiescer ?

— N'avez-vous pas un désir particulier, dont l'accomplissement mettrait le comble à vos vœux ?

— Êtes-vous heureux en amour ? Dans vos affaires ? Dans toutes vos entreprises ?

Existe-t-il une personne sur laquelle vous voudriez prendre un pouvoir effectif ?

« **LA PUISSANCE EN SOI** », ce petit livre qui est envoyé **GRATUITEMENT**, répond complètement et en détail à ces questions et à plusieurs centaines d'autres aussi importantes.

Ce petit livre vous dira **CE QU'IL FAUT** faire pour arriver à ces résultats bienheureux, et **COMMENT** il faut le faire.

Bien entendu, nous ne prétendons pas — ce qui serait absurde ! — opérer dans votre existence, en quelques heures, ces véritables miracles, mais nous **AFFIRMONS**, avec des **MILLIERS DE PRÉVIJONS** et d'**ATTES- TATIONS SPONTANÉES** à l'appui, que si vous lisez notre **Puissance** en

Soi avec soin et intelligemment, vous **NE POUVEZ PAS** ne pas réussir à ce que vous savez si **QUELLE** que soit votre position.

Nous ne risquons absolument **RIEN** de plus, en demandant le

petit livre, que de le recevoir **ENTièrement GRATUITEMENT** et de **SUITE**.

Ne perdez pas cette occasion unique.

Nous ne vous indiquons point d'adresses en de pays lointains d'outre-Océan. Nous sommes en **FRANCE**, à **PARIS**. Notre bonne foi est tellement contrôlable — Envoyez **BUREAU 5 des ETUDES PSYCHIKES**, 110, rue de Richelieu, **PARIS**

CURIEUSE PETITE BROCHURE
INSTRUCTIF ET AMUSANT — INÉDIT

500 Recettes-Primes

Envoi fr. 0^{re} mandat-p^{re} 4 fr. 45 à R.-H. TÈRE, 56, rue Denfert-Rochereau, BOULOGNE (Seine) — 1^{re} cette ann^{ée}

CYCLES, MOTOCYCLETTES & AUTOS

"L'ALBATROS"

La meilleure des grandes marques françaises
H. BILLOUIN Ingénieur - Constructeur
104, Avenue de Villiers, **PARIS**

8 médailles d'Or et 4 Grande Prix Expositions
Bicyclettes neuves, courses et tous genres

Bicyclettes neuves	depuis 130 fr.	
d'occasion	bon état	40
Motocyclettes neuves	475	
d'occasion	bon état	150
Voitures 950, d'occasion	bon état	400
Automob. 2 et 4 pl.	2600, occas.	500

Moteurs, Accessoires, Pièces détachées. Catalogue tous
Téléphones: 548-08 Facilités de Paiement.

RIRE s'amuser, amuser la société,
demander la 3^e catalog. *Farces, Attrapes, Chansons, Physique, Magie, Hypnotisme, Hypnotisme, etc.* 500
à 1^{re} 2^{re} 3^{re} 4^{re} 5^{re} 6^{re} 7^{re} 8^{re} 9^{re} 10^{re} 11^{re} 12^{re} 13^{re} 14^{re} 15^{re} 16^{re} 17^{re} 18^{re} 19^{re} 20^{re} 21^{re} 22^{re} 23^{re} 24^{re} 25^{re} 26^{re} 27^{re} 28^{re} 29^{re} 30^{re} 31^{re} 32^{re} 33^{re} 34^{re} 35^{re} 36^{re} 37^{re} 38^{re} 39^{re} 40^{re} 41^{re} 42^{re} 43^{re} 44^{re} 45^{re} 46^{re} 47^{re} 48^{re} 49^{re} 50^{re} 51^{re} 52^{re} 53^{re} 54^{re} 55^{re} 56^{re} 57^{re} 58^{re} 59^{re} 60^{re} 61^{re} 62^{re} 63^{re} 64^{re} 65^{re} 66^{re} 67^{re} 68^{re} 69^{re} 70^{re} 71^{re} 72^{re} 73^{re} 74^{re} 75^{re} 76^{re} 77^{re} 78^{re} 79^{re} 80^{re} 81^{re} 82^{re} 83^{re} 84^{re} 85^{re} 86^{re} 87^{re} 88^{re} 89^{re} 90^{re} 91^{re} 92^{re} 93^{re} 94^{re} 95^{re} 96^{re} 97^{re} 98^{re} 99^{re} 100^{re}

CARTES POSTALES Gros, détail

Nous prions nos Lecteurs qui passeront des ordres aux Maisons ayant des annonces dans **NUCK CARTER**, de toujours mentionner cette Publication.

Grâce ! à la 5^{me} de la Gaîté Française
55, rue de Paris, St-Denis, Paris.
L'an 1898 sera pour tous
de Plaisir, de Jolie, de Bonheur, de Fou Rire.
Envoyez en ce cas à notre VICE-PRÉSIDENT,
salle l'**ALBUM ILLUSTRÉ** de 1000, 180 pages
avec 328 gravures originales. Farces, Physique,
Magie, Sorcellerie, Chansons, Monologues,
Pièces à Succès, Cartes Illustrées, Produits Beauté, d'Hygiène,
Inventions nouv. **LIBRAIRIE SPECIALE** et 4 Primes Extraordinaires.

SAVON SHAMPOING D'LIN
à l'essence de St-Jean
à l'essence de JABONNET
ROMAIN, FABRIQUE de savons VÉGÉTAUX.
Dépôt les Pellicules, petits et fort les Cheveux et en arrive la Chôla.
Le tube 2 fr. 20-225, PARFUMERIE ESTHÉTIQUE de PARIS, 35, r. la Pelletier.

ANGLAIS ALLEM. ITAL. ESP. RUSS. PORT. appris
SEUL en 4 mois, beaucoup mieux
qu'av. prof. Nouv. Méthode par cœur-progressive, pratique,
facile, infallible, donne la Vraie prononciation, exacte du pays
même, le PUR ACCENT. Preuve-essai, 1 langue, 500, env. 50 c.
Bords France, 1,10 mandat ou timbre-poste français à
— Maître Populaire, 13-P, rue Montchén, Paris —

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement, ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même, après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou carte postale à **M. VINCENT**, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

NOUVEAUTE ORIGINALE Pour 4 fr je donne 3 poupées, la maman haut réelle 70c. les filles 26 c. Valdo, 8, faub. Montmartre Paris.

Nous prions nos Lecteurs qui passeront des ordres aux Maisons ayant des annonces dans **BUFFALO BILL**, de toujours mentionner cette Publication

AVIS AUX LECTEURS

Reliure pour **BUFFALO BILL**.

Suivant de nombreux désirs, nous avons exécuté pour les 25 premières livraisons de **Buffalo Bill** une magnifique reliure.

On peut se la procurer en bleu pâle ou en brun, au prix de 1 fr. 25.

S'adresser au Fournisseur du présent fascicule ou à la Maison **A. EICHLER**, 41, rue Dauphine, Paris.

MAGNIFIQUE CADEAU !

Nick Carter relié Buffalo Bill relié

Contenant les 25 premières livraisons (1 à 25)

Reliure en 2 Couleurs : BRUN ou BLEU PÂLE, titre doré
Prix de chaque Volume : 8 fr.

Pour recevoir ces volumes, s'adresser à tous les libraires et marchands de journaux ou à la Maison **A. EICHLER**, 41, rue Dauphine, Paris.

QU'EST-CE QUE Le Capitaine Morgan ?

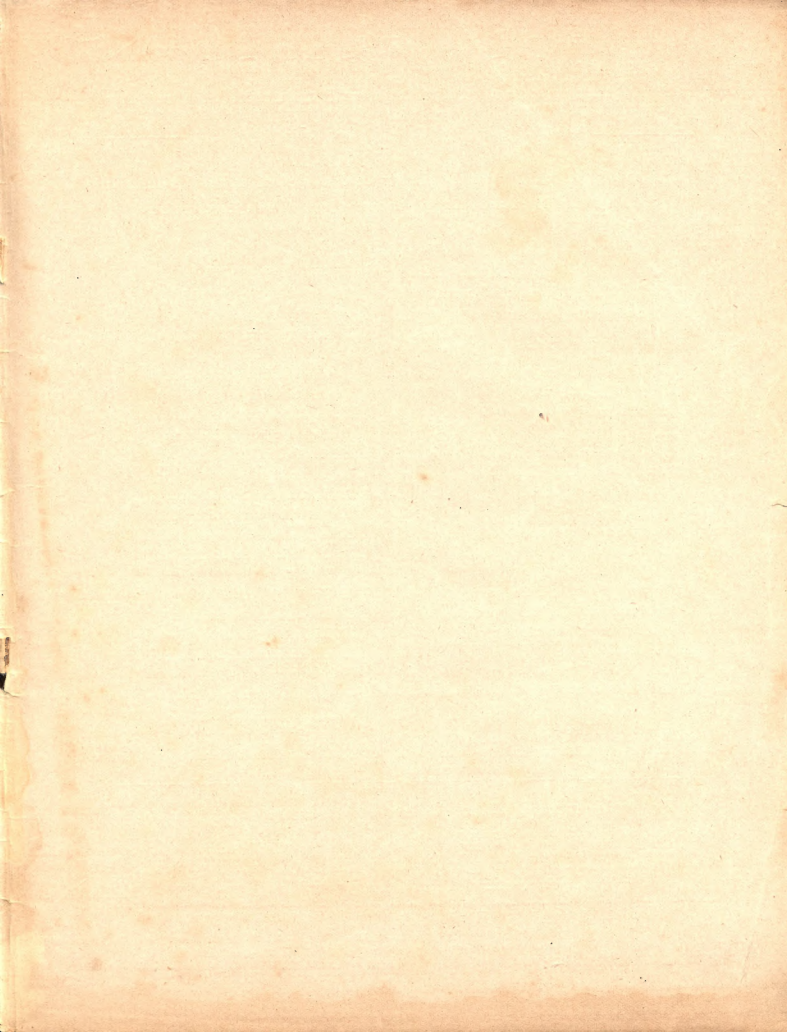
il a vécu, il fût et il est resté

Le plus fameux Pirate de tous les Temps

SOUS LE PAVILLON NOIR

Aventures de Morgan le Pirate

paraît tous les samedis au prix de 0 fr. 15. Chaque livraison contient un récit complet. Pour avoir les numéros parus, on voudra bien s'adresser au Fournisseur de cette livraison ou à la Maison **A. Eichler**, 41, rue Dauphine, Paris.



Nick Carter

— Le plus grand Détective d'Amérique —

Les meilleures et les plus captivantes histoires de détective qui existent, et telles qu'aucun lecteur français ne voudra laisser passer l'occasion de les connaître.



Les fascicules déjà parus contiennent
les récits suivants:

- № 1. Un Maître du Crime.
- „ 2. L'Affaire Carruthers.
- „ 3. Inez Navarro.
- „ 4. Le Serment fatal.
- „ 5. La Pointe du Poignard.
- „ 6. Dans le Brouillard.
- „ 7. Un Voisin mystérieux.
- „ 8. La Victime d'un Empoisonneur.
- „ 9. Un Malade dangereux.
- „ 10. Les Pires Voleurs de New York.
- „ 11. Le Prince des Bandits du Grand Monde.
- „ 12. La Pension meublée de Madame Durk.
- „ 13. Le Mystère du Téléphone de l'Hudson.
- „ 14. Un Meurtre sur le Grand Chemin.
- „ 15. Un Colis macabre.
- „ 16. Un périlleux Voyage.
- „ 17. La Piste sous les Eaux.
- „ 18. Le Banc des Témoins.
- „ 19. Une Nuit dehors.
- „ 20. La Chasse aux Documents.

- № 21. Une Effraction bien faite.
- „ 22. Le Docteur Quartz.
- „ 23. L'Homme aux Nerfs d'acier.
- „ 24. Les Assassins du Grand Hôtel.
- „ 25. Les Aventures d'un Pendu.
- „ 26. La Haine d'une Sorcière.
- „ 27. Le Diable dans une Maison de Fous.
- „ 28. Un singulier Nœud coulant.
- „ 29. La dernière Partie du Docteur Quartz.
- „ 30. Un Compagnon suspect.
- „ 31. La Cité du Lac Michigan.
- „ 32. Les Voleurs de Cadavres.
- „ 33. Sur le Chemin des Coyotes.
- „ 34. Un Maître Chanteur femelle.
- „ 35. Dans l'Hypnose.
- „ 36. Un Complot anarchique.
- „ 37. Les Initiales mystérieuses.
- „ 38. Un lugubre Problème.
- „ 39. Un Enlèvement énigmatique.
- „ 40. Les Compagnons du Crime.
- „ 41. César, le Chien Détective.
- „ 42. La Locomotive No. 13.
- „ 43. Les Empoisonnements de l'Alameda.
- „ 44. Le Bouge de Mammy Tooter.

Dans le cas où l'on ne trouverait pas dans sa localité les fascicules déjà parus, s'adresser directement, en joignant 0,25 par fascicule, à la Maison

A. Eichler, imprimeur-éditeur. Paris, 41, Rue Dauphine.

New York, 33 First Street. Londres E. C., 290 Old Street. Dresde-A., Rosenstr. 107.